

relations

MONTRÉAL

JUILLET-AOÛT 1977

Vol. 37 NO 428

PRIX: 75c

Pétrole et sous-développement au VÉNÉZUÉLA

par Arturo Sosa A.

Où va la catéchèse?

par Jules Beaulac

Le Congrès charismatique de juin

par Jean-Marc Dufort

Images, formes et symboles

- Cinéma
 - Littérature
-

relations

revue du mois publiée sous la responsabilité
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

Directeur: Robert Toupin

Secrétaire de Rédaction: Albert Béaudry

Comité de Rédaction: Albert Beaudry, Jacques Chênevert,
Irénee Desrochers, Marcel Marcotte, Robert Toupin.

Administration: Maurice Ruest

Rédaction, Administration et Abonnements:

8100 boul. Saint-Laurent, Montréal, H2P 2L9
tél. 387-2541. M. Jean-Robert Gendron est
autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.

Publicité: Liliane Saddik, 1700 rue Allard, Ville Brossard
tél. 678-1209

SOMMAIRE

juillet-août 1977 vol. 37 no 428

Jean-Marc DUFORT, *Le congrès charismatique
de juin: carrefour ou terminus?* 195

Jules BEAULAC, *Catéchèse aujourd'hui
et demain* 197

Arturo SOSA A., *Pétrole et sous-développement* 200

Robert TOUPIN, *Laïc, diacre et prêtre dans
la pastorale d'aujourd'hui* 208

Sr MARIE-CELESTE, *Le mysticisme de
Cheikh Hamidou Kane* 210

Claude SOUFFRANT, *Religions et développement* 214

Marie-Thérèse OLIVIER, *Le mouvement
des femmes chrétiennes* 216

Richard ARES, *"L'Etat capitaliste et
la question nationale"* 218

Pour la justice en Afrique australe 219

images, formes et symboles

Jean-René ETHIER, *Un film sur la virilité:
"LA MEILLEURE FACON DE MARCHER"* 220

Gabrielle POULIN, *"VOIES RAPIDES" et
"EPISODES" de Pierre Nepveu, poète du macadam* 222

Relations est une publication des Editions Bellarmin.
Prix de l'abonnement: \$8 par année. Le numéro: 75c

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec (RADAR)* de la Bibliothèque nationale du Québec, dans l'*Index analytique de périodiques de langue française (PERIODIX)*, dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

Nouveautés

**Stratégies éducatives dans le Tiers-Monde:
innovations et perspectives d'action**
7e Colloque international
de l'Institut de Coopération internationale
15 x 23 cm, 196 pages - Prix: \$6.00

* * *

**Actes du Congrès d'Ottawa sur Kant
dans les traditions
Anglo-Américaine et continentale**
tenu du 10 au 14 octobre 1974
15,5 x 23,5 cm., 560 pages. - Prix: \$15.00

* * *

**Jurivoc
Lexicographie Bilinguisme Juridique
et ordinateur**
par Viateur Bergeron et David C. Burke
15,5 x 23,5 cm., 350 pages. - Prix: \$12.50

* * *

**The Sexual Language
An Essay in Moral Theology**
par André Guindon
14 x 22 cm., 486 pages. - Prix: \$15.00

En vente chez votre libraire et aux

Editions de l'Université d'Ottawa

65, avenue Hastey,
Ottawa Ontario
K1N 6N5

Une tranche importante de l'histoire de Montréal

Mgr Bourget et son temps

par LEON POULIOT

Tous les volumes sont maintenant disponibles:

1. Les années de préparation \$2.50
2. L'évêque de Montréal (2e édition) \$7.00
3. La marche en avant du diocèse, 1846-1872 \$5.00
4. Affrontement avec l'Institut canadien, 1858-1870 \$7.00
5. Le démembrement de la paroisse Notre-Dame,
1865 et vingt-cinq années de luttes universitaires,
1851-1876 \$8.25

Les dernières années et la survie de Mgr Bourget \$1.00

Nous assumons tous les frais de port
pour toute commande payée d'avance.

Les Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal, Qué., H2P 2L9
Tél.: (514) 387-2541

Le congrès charismatique de juin: carrefour ou terminus?

par Jean-Marc Dufort*

Plus de vingt-cinq mille personnes réunies pour manifester leur foi et proclamer: "Jésus est vivant, nous en sommes tous témoins", voilà certes un événement d'envergure dans l'histoire de l'Eglise d'ici. Après le premier congrès du renouveau charismatique catholique, survenu en 1974, et le congrès régional de 1976, tous deux tenus à Québec, il convenait de rassembler de nouveau cette année, pour ce qu'on a appelé "les Olympiques de l'Esprit", les groupes sans cesse croissants du renouveau francophone. Les circonstances s'y prêtaient bien: la conjoncture socio-politique qui amène les gens à s'interroger sur l'avenir collectif, la nécessité de chercher des valeurs plus élevées que celles qui ont, depuis une quinzaine d'années, dirigé la promotion humaine en notre milieu, voire le goût (souvent fort ambigu) du surnaturel ont touché une zone d'indifférence et réveillé un désir de "se raccrocher". C'est sans doute cela, avec la curiosité en plus, qui a rempli aux deux tiers, l'après-midi du dimanche 12 juin, l'immense stade olympique.

Les retrouvailles

Il est sans doute difficile de mesurer l'impact d'un congrès de cette nature sur ses participants les plus assidus, et encore plus sur "les prosélytes de la porte". Les

adeptes du renouveau charismatique y auront acquis, en plus de la joie des "retrouvailles", une conscience accrue de la force du renouveau. Celui-ci rejoint maintenant une part non négligeable de l'Eglise canadienne oeuvrant en milieu francophone. Plus de cent cinquante groupes connus répandent à travers villes et campagnes la bonne nouvelle de l'Esprit du Christ ressuscité. En même temps ils accomplissent l'oeuvre évangélique de ses témoins dont la première est le service de la prière, en particulier de la prière de louange, que le concile Vatican II souhaitait voir rendu par les fidèles rassemblés.

Ceci est nettement apparu dès l'ouverture du Congrès le soir du 10 juin. Avec son podium aux couleurs du congrès et l'ovale de son toit ouvert sur le ciel, le stade olympique de Montréal, qui dès le début de la soirée résonnait de chants et d'acclamations, ressemblait à une vaste cathédrale. Des éléments plastiques contribuaient à faire de cet espace conçu pour des évolutions, un véritable jeu sacré: défilé des représentants du renouveau venus d'aussi loin que l'Ouest canadien et l'Amérique latine, des porteurs de bannières et de pancartes bibliques, des porteuses de fleurs et des thuriféraires en aube accompagnant le Saint Sacrement. Le chant, la musi-

* L'auteur, jésuite, est professeur de théologie à l'Université du Québec à Trois-Rivières. De mars à juin, il a publié dans *Relations* une série de trois articles sur le renouveau charismatique depuis Vatican II (pp. 83-85, 106-109, 171-174).

que et une célébration de la lumière nourrissent le climat de prière de la soirée. En termes sobres et clairs, nourris de la Parole de Dieu, le répondant des évêques du Québec pour le renouveau, Mgr Langevin, a proposé le thème du Congrès: "Évangéliser, c'est proclamer que Jésus est vivant".

A la très longue méditation en monologue qui a suivi, nous aurions préféré des interventions plus courtes, suivies de silences ou d'un chant, animés par des gens venus des régions mentionnées sur les pancartes et reflétant la vie de ces régions, ses espoirs et ses problèmes. Pendant ces prières on aurait pu projeter au tableau électronique quelques symboles, des icônes ainsi que le visage des intervenants. On a rallumé aussi à contretemps les lumières du stade alors qu'on retardait indéfiniment l'allumage des flambeaux. Ces gaucheries n'ont pas altéré l'atmosphère de la soirée qui pour nous s'est avérée la plus réussie de tout le congrès en ce qui concerne le recueillement et la prière.

Des ateliers passifs

La journée du samedi était entièrement consacrée à des thèmes liés aux préoccupations actuelles des chrétiens et décorés pour la circonstance du nom d'"ateliers": la famille, l'évangélisation, la société, la jeunesse, la vie dans l'Esprit, la croissance dans l'Esprit. Tenus dans des arènes situés aux environs du stade olympique et groupant des publics considérables, ces assemblées ainsi organisées ne pouvaient être et ne furent que des conférences offertes par des experts, d'ailleurs bien au fait de leur sujet et qui savent se mettre à la portée de leurs auditeurs. Elles n'ont malheureusement donné lieu à aucune activité de réflexion ou d'échanges formels chez leurs participants. A cet égard le présent congrès marque une régression par rapport à celui de 1974. Il montre nettement les limites de la formule adoptée qui consiste en des réunions massives de gens plus enclins à écouter doucement qu'à s'astreindre au lent et patient travail de discernement collectif exigé par le renouveau.

Nous avons choisi pour notre part d'aller à l'atelier sur l'évangélisation, tenu au Centre Paul-Sauvé (qui n'est pas, soit dit en passant, une merveille d'accoustique). Plusieurs auditeurs, dont nous sommes, ont peu goûté leur journée. Il leur a paru que les conférenciers, s'ils ont mis en valeur le mystère et la puissance du témoignage, n'ont pas suffisamment cherché à le relier à ses sources, le Christ et l'Eglise, et à le définir en fonction de ses destinataires: chrétiens, néo-païens, indifférents, etc. L'occasion était belle pour approfondir à l'aide de schémas de travail, avec des responsables, les sept chapitres du document pontifical sur l'évangélisation, ou à tout le moins ses aspects les plus marquants, qui regorgent de richesses spirituelles et théologiques. Il y avait dans la salle une pléiade d'animateurs, de pasteurs et de théologiens qui auraient été heureux de prêter leur concours à l'organisation du travail sectoriel. Qui sait ce qu'on aurait pu tirer d'un travail bien organisé, accompli par deux mille personnes? Cela ne fait-il pas aussi partie du renouveau?

Dimanche

La célébration du dimanche 12 juin était évidemment, dans l'esprit de ses organisateurs, le sommet de ces assises. Précédée par d'excellentes communications données le matin, l'eucharistie finale, ouverte au grand public, a vu pas moins de quarante à cinquante mille personnes envahir le stade olympique. Ce seul fait suffit à faire du congrès un événement d'importance en nos Eglises et confère au témoignage à porter par elles une ampleur inusitée. Nous en savons gré aux responsables de cette journée. Egalement bien en place furent les éléments audio-visuels soutenant cette liturgie. Ceci est particulièrement vrai de la liturgie de la Parole, ponctuée par une vibrante instruction de Michel Quoist sur l'amour fraternel et l'eucharistie.

Nous comprenons moins bien, en revanche, qu'on ait fait prononcer, après l'action de grâces eucharistique, le renouvellement des promes-

ses du baptême et qu'on ait attendu la fin de la célébration pour imposer les mains sur les malades. Des gestes à portée sacramentelle comme ceux-ci, surtout lorsqu'ils sont placés à l'intérieur d'une célébration eucharistique, ne prennent vraiment sens et valeur qu'en raison de la Passion du Christ, dont l'eucharistie est le sacrement par excellence. Ils doivent y conduire, et donc *la précéder* et non pas la suivre. Etonnant aussi ce message en langues flanqué d'une interprétation écrite. Ce fait prouve à l'évidence que le type de rassemblement qu'on tend à instaurer dans bien des cercles du renouveau n'est pas, dans la pensée même de ses promoteurs, un moyen sûr de favoriser l'exercice des charismes de la parole.

Les signes et la mission

S'agissant de prophétie, - et c'est le point que nous voulons mettre en lumière - l'exercice de ce charisme reste encore limité au groupe charismatique et à ses besoins, aux conditions de son expérience, du moins dans la plupart des cas. La prophétie n'intervient pas encore suffisamment comme élément intégrateur et polarisant de la mission; elle n'est pas encore vue dans son contexte d'histoire du salut qui est celui de la pentecôte au sens johannique, d'un envoi de l'Esprit qui révèle finalement au monde le sens de l'histoire du Christ. Aussi la prophétie risque-t-elle à la longue de devenir dans certains cercles un objet de consommation domestique; elle oublierait alors sa véritable destination, qui est centrifuge ("Allez..."), et son rôle primordial, maintes fois illustré dans les Evangiles et les Actes des Apôtres, qui consiste à donner leur signification actuelle ("aujourd'hui...") aux merveilles que Dieu ne cesse d'opérer dans notre monde et dont ces groupes ont la vive conscience.

Ce qui est survenu après la clôture de la célébration eucharistique - et de nouveau nous nous étonnons qu'il en soit ainsi -, n'a pas à être jugé par des individus, pas même par des animateurs charismatiques qui n'ont, comme tels, aucun mandat à cette fin.

Selon toute apparence il se passe dans tous les groupes du renouveau que nous connaissons de ces faits extraordinaires. A vrai dire la chose n'est pas nouvelle; nous n'en voulons pour preuve que la persistance, dans la détérioration de l'univers religieux, de très nombreux lieux de pèlerinage surtout régionaux où la religion dite populaire prend sa revanche sur les modèles surimposés. Le lieu s'est modifié: c'est maintenant le groupe lui-même qui assume cette part du phénomène religieux populaire, alors que permission est donnée de vivre cette expérience en groupe au niveau de l'expression.

Ceci dit nous garderons de statuer définitivement sur la nature ou l'authenticité de ce qui s'est passé le 12 juin, à la fin de ce congrès, au stade olympique. Nous ne dirons pas non plus que de tels faits, s'ils sont avérés, constituent le sommet de la journée ou du congrès. Ce serait oublier que la guérison spirituelle est plus grande et meilleure que tout cela, et qu'au surplus la guérison elle-même existe en vue de la mission "pour ces années qui marquent la veille d'un nouveau siècle" (Paul VI). La même perspective, celle d'une mission à accomplir dans nos milieux respectifs, oblige à un discernement lucide sur la manière d'employer des énergies et de préparer des actions concertées. Pour ce motif nous ne serions pas d'accord avec ceux qui voudraient multiplier à l'envi les congrès de ce genre et de cette envergure. Qu'on se souvienne: après la résurrection de Jésus, rendez-vous est donné en Galilée, terre de mission, pour l'envoi définitif (Mc 16,7; Mt 28,16). Dans un monde qui n'a pas encore gagné Jérusalem pour le rassemblement final, il est urgent d'aller porter le Règne de Dieu au coeur même des misères et des solidarités humaines. Le stade olympique, si attirant qu'il soit, reste pour nous un carrefour, non un lieu d'arrivée. Il prépare aux tâches nouvelles de la foi et suppose un nouveau départ.

Catéchèse aujourd'hui et demain

par Jules Beaulac *

Le renouveau catéchétique a perdu sa grâce originelle! Il a vieilli lui aussi avec les années. La nouvelle catéchèse n'est plus tellement nouvelle!

Comme tant de sociétés civiles, l'Eglise, ces années-ci, fait l'expérience du caractère provisoire des réformes nées du concile: il ne suffit pas de transformer les structures ou les rites pour retrouver une fois pour toutes l'enthousiasme et le grand souffle des commencements.

A douze ans de la clôture solennelle de Vatican II, le Synode des évêques se réunira à Rome, à la fin de septembre, pour faire le point sur les problèmes touchant à l'éducation de la foi. En fait, la catéchèse est à un tournant: il s'agit pour elle de prendre un second départ.

Cet article passe en revue les besoins les plus urgents et les voies de recherche les plus importantes de la formation chrétienne chez nous.

Où va la catéchèse? où ira-t-elle? quels sont les accents qu'elle devrait privilégier? à quels besoins devrait-elle répondre en priorité dans les prochaines années?

Voilà autant de questions auxquelles il n'est pas facile de répondre! Il faudrait tenir en mains tant de coordonnées qui ne se laissent pas facilement saisir dans ce monde mouvant et dans cette Eglise post-conciliaire.

Pourtant un large regard sur l'aujourd'hui de Dieu, selon la belle expression de Roger Shultz, à travers le prisme du monde, de l'Eglise, de la jeunesse et de la catéchèse elle-même, permet de déceler des pistes, des pointes, des champs de travail pour l'éducation de la foi aujourd'hui et demain.

Présenter ces besoins qui émergent de la situation présente, ce n'est pas faire oeuvre de prophète ou de devin; c'est simplement décrire des chantiers en espérant que cela puisse être utile à ceux qui oeuvrent au coeur du ministère de la Parole.

1. Une catéchèse des adultes

C'est en premier lieu à la *catéchèse des adultes* qu'il faut penser. D'abord pour eux-mêmes, et ensuite, pour les jeunes et les enfants; car, aussi paradoxal que cela puisse

* Cet article est inspiré d'une conférence que l'auteur, directeur de l'Office de Catéchèse du Québec, a donnée à l'assemblée annuelle des supérieurs majeurs de communautés religieuses en juin 1977 et qui avait pour thème: "Le religieux, témoin de la foi dans l'Eglise d'aujourd'hui".

se être, si l'on veut une catéchèse valable pour la jeunesse et l'enfance, il nous faut accentuer l'éducation de la foi des adultes, et cela de diverses manières.

— Des *passerelles* sont encore à jeter souvent sur le fossé des *générations catéchétiques*, celle du "petit catéchisme" et celle de la "nouvelle catéchèse".

L'éducateur de la foi qui doit s'adresser à l'une et l'autre, par exemple à l'homélie dominicale, s'aperçoit bien vite des défis pastoraux considérables qu'il a à relever: le langage n'est pas le même, les contenus de la foi n'ont pas été transmis de la même façon, les expressions de la foi même sont souvent différentes.

Existe-t-il des instruments appropriés permettant de décoder ces langages et de les retraduire? Y a-t-il des animateurs qui réunissent les divers agents d'éducation, parents, professeurs et pasteurs, afin de les accompagner dans leur marche sur ces passerelles?

— La *seconde évangélisation* des adultes va s'imposer de plus en plus.

Dans un monde pluraliste et sécularisé, dans une société de plus en plus atomisée, dans une Eglise elle-même éclatée au niveau de la pratique sacramentelle et au niveau des croyances, nous sommes renvoyés à des défis pastoraux particuliers: comment évangéliser des baptisés? comment motiver des chrétiens déracinés de leur milieu de chrétienté?

— La catéchèse des adultes tout particulièrement doit se déployer en termes d'*éducation permanente de la foi*.

Il s'agit ici bien plus que de recyclage. La prise de conscience de l'évolution rapide et accélérée de notre monde de même que des mutations importantes dans le devenir de l'Eglise nous ont fait comprendre que la simple acquisition de connaissances ne saurait suffire à la croissance chrétienne; de tout temps mais encore plus aujourd'hui, nous avons à apprendre à grandir dans la foi, à développer des apprentissages de maturation dans le Christ.

— La recherche du *sens* de la vie, du pourquoi des choses, particuliè-

rement présente chez les jeunes, les a conduits à vouloir choisir de façon *autonome et libre* leur croyance ou leur incroyance.

Y a-t-il suffisamment de parents et d'éducateurs de "grands" capables de faire advenir un choix libre et mûri concernant les options de foi de leurs enfants? Y a-t-il assez d'accompagnateurs de ces parents et de ces éducateurs dans ce difficile apprentissage?

— Une piste très féconde se dessine de plus en plus, celle d'une meilleure connaissance de la *Parole de Dieu écrite dans la Bible*. Des sessions de tous genres s'organisent, qui sont suivies par de nombreuses gens.

Il y a ici également une piste à poursuivre et à développer.

— Enfin, pour des adultes plongés au coeur d'un monde souvent ambigu et d'une Eglise qui se construit dans ce monde, il semble que *certains thèmes catéchétiques* seraient *particulièrement adaptés* à notre temps, par exemple:

création et écologie, travail et devenir de l'homme, dimension socio-politique de l'évangile, responsabilité humaine et Esprit, espérance et avenir de l'homme, maturation humaine et chrétienne, santé, maladie et épanouissement chrétien, etc.

Ici notamment, il y a matière à recherche, à vulgarisation et à animation.

2. Une catéchèse familiale

Le renouveau catéchétique, au Québec du moins, s'est développé à l'intérieur de la réforme scolaire amorcée par le Rapport Parent. On peut se demander si, dès lors, la prépondérance de l'école n'a pas relégué au second plan les parents, et plus largement la famille, dans leur rôle d'éducateurs de la foi.

Sans nier le rôle important de l'école et de la paroisse, ne faudrait-il pas *redécouvrir* de façon pratique le rôle de la famille comme lieu d'éducation de la foi? et cela en termes de témoignages individuels des membres de la famille, en termes de "passerelle" entre les générations catéchétiques, en termes de lieu privilégié de prière et de dialogue, peut-être même en termes de catéchisation proprement dite?

3. Une catéchèse concertée

Nous le disions il y a un instant, les instances les plus concernées en éducation de la foi des jeunes sont l'école, la famille et la communauté chrétienne (ordinairement la paroisse).

Ne gagnerait-on pas à les *concerter* de façon plus équilibrée et plus efficace? Malgré de louables efforts et de remarquables succès, notamment en matière d'initiation sacramentaire, dus principalement au travail des animateurs de pastorale scolaire et des conseillers en éducation chrétienne, personne ne niera l'urgence du travail à accomplir encore! Parents, pasteurs et professeurs se sentent trop souvent démunis devant l'ampleur du défi à relever.

4. Une catéchèse des plus pauvres

Dans le monde scolaire, l'instrumentation de la nouvelle catéchèse s'est d'abord adressée, et c'était normal, à la plus large catégorie d'étudiants i.e. les élèves "réguliers".

De plus en plus, des besoins et des appels se formulent pour des instruments catéchétiques en faveur des plus pauvres: *inadaptés-débiles légers* (14-18 ans), *étudiants des cours professionnels* (long et surtout court), etc.

De toute évidence évangélique, il faudra répondre à ces appels et pallier à ces besoins... par des instruments appropriés et par des maîtres bien préparés!

5. Une catéchèse d'engagement ecclésial

L'Eglise, confrontée à l'idéal de Vatican II, provoque chez certains, notamment chez des jeunes, diverses réactions. Pour les uns, elle va trop vite: elle a abandonné des choses essentielles pour donner tête baissée dans des pratiques innovatrices et mal fondées dans la tradition; pour d'autres, au contraire, elle ne va pas assez vite: elle s'enlève dans des pratiques désuètes, manque d'audace, ne se mouille pas assez dans les enjeux du monde et n'écoute pas les signes des temps.

Un champ immense est ouvert pour une *catéchèse ecclésiale* appropriée: par-delà la redécouverte

d'une Eglise "servante et pauvre", selon le mot du P. Congar, n'y a-t-il pas place pour une catéchèse significative et authentique de l'engagement ecclésial pour les uns et les autres?

6. Une catéchèse à dimension socio-politique

Devant les enjeux de libération et de promotion sociales, devant la prise de conscience de la dimension socio-politique de l'évangile, devant la formation de groupes de politisés chrétiens, devant un monde balloté par des idéologies politiques, de gauche et de droite, de plus en plus radicales, il faut à une catéchèse d'engagement ecclésial ajouter une *catéchèse d'engagement dans le monde*, au nom de sa foi, plus spécifiquement par le biais de l'engagement socio-politique.

Cette dimension de la catéchèse a d'ailleurs été rappelée dans le message de la commission épiscopale des affaires sociales à l'occasion de la Fête du Travail: "*De la parole aux actes*".

7. Une catéchèse utilisant davantage les media de communication sociale

Nous sommes entrés, par-delà Gutenberg, dans la galaxie de Marconi: l'heure des media, électroniques tout spécialement, de masse ou de groupes, a sonné. Nos contemporains passent plus d'heures par jour à écouter la radio ou à regarder le petit écran qu'à lire un livre!

Y a-t-il beaucoup d'agents d'éducation de la foi compétents, préparés, disponibles pour la diffusion de la *Parole "électronique"*?

8. Une catéchèse de l'esprit

Depuis la première Pentecôte, l'Esprit est toujours à l'oeuvre dans l'Eglise. Il est pourtant pour beaucoup le grand inconnu.

Les récents succès du mouvement charismatique au Québec (30,000 personnes au stade olympique le 12 juin, l'impact du nouveau programme d'enseignement religieux en cinquième année "*Quand souffle l'Esprit*" et le renouveau de la pastorale de la Confirmation, sont en train de nous le faire redécouvrir

en même temps que la prière de louange et d'action de grâce, individuelle et communautaire.

De toute nécessité, la catéchèse a besoin de théologiens, d'animateurs, d'écrivains, de poètes, de maîtres de prière pour aider à cette croissance dans l'Esprit.

9. Une catéchèse du Tiers-Monde

C'est une vérité de La Palice de dire que nous vivons dans une société de production et de consommation; mais, c'en est une autre aussi importante de constater que ce monde vite à côté du Tiers-Monde, où les besoins primaires ne sont souvent pas même satisfaits.

Devant la planétarisation du monde, ce fait ne peut être ignoré. Des organismes comme Oxfam, Jeunes du Monde ou Club 2/3, s'y emploient. Cette nécessaire éducation devra maintenant faire partie de plus en plus des apprentissages de la vie du chrétien d'ici.

10. Une certaine approche doctrinale de la foi

Voilà une bien grosse question, tant par sa difficulté que par son importance!

L'avènement des sciences exactes, la prédilection de nos contemporains pour le mesurable, le vérifiable, peut-être aussi la nostalgie de connaissances religieuses bien classées, nous amènent à cette conclusion: il nous faut *réinventer une catéchèse doctrinale*. Non pas une mini-théologie, non pas un nouveau "petit catéchisme", mais quelque instrument qui soit une synthèse harmonieuse de notre credo, ajustée aux attentes de l'homme d'aujourd'hui.

11. Un enseignement religieux s'intéressant aux diverses religions

L'Eglise, par le mouvement oecuménique, se veut dialoguante avec les diverses dénominations religieuses. Le phénomène religieux, même au Québec, d'assez monolithique qu'il était, est devenu de plus en plus diversifié.

Une présentation des grandes religions pour elles-mêmes et aussi en regard de la religion chrétienne s'impose de plus en plus non seule-

ment comme élément de culture religieuse mais aussi comme facteur de croissance dans l'expérience religieuse elle-même; elle aurait aussi l'avantage d'éloigner le syncretisme religieux et de favoriser la pureté de l'identité chrétienne.

12. Une catéchèse reliée à la qualité des maîtres

Il y a ce qui est écrit dans les manuels de catéchèse... il y a ce qui se dit en classe de catéchèse et ailleurs... il y a ce qui se vit aussi... et il y a enfin l'adéquation entre les trois!

Question de compétence en pédagogie religieuse et de témoignage personnel! Les jeunes s'y trompent de moins en moins!

Il y a les maîtres en exercice... et les futurs maîtres! Tout est affaire de formation, initiale, continue ou permanente, comme on voudra, mais toujours de qualité!

Il y a enfin le contexte de travail des maîtres: groupes-classes, horaires, etc.; s'en va-t-on vers un champ réservé pour la catéchèse? Défi considérable et constant! De la qualité des maîtres dépend pour beaucoup la qualité de la catéchèse et des catéchisés!

Voilà une liste déjà bien longue et qui pourrait s'allonger encore!

Le renouveau catéchétique a perdu sa grâce originelle! C'est normal: il a vieilli lui aussi d'un an par année! La nouvelle catéchèse n'est plus tellement nouvelle!

La catéchèse est à un tournant! Un second départ, un deuxième souffle! Expirera-t-elle essoufflée et étouffée? cherchera-t-elle vainement un vent qui ne souffle pas? ou bien respirera-t-elle les grands vents du large qui bandent les voiles jusqu'à craquer et font avancer magnifique la nef sur les flots?

Nous savons que l'Esprit est toujours avec nous et que le Christ est toujours vivant! Mais, pour le reste, cela dépend de nous, de chacun de nous!

Pétrole et sous-développement

par Arturo Sosa A.*

Lorsque des collectivités humaines se rendent compte que d'autres conçoivent des projets d'envergure et les réalisent avec succès, elles peuvent soit tenter de faire de même, soit dénigrer les valeurs impliquées dans ces projets et ces succès dont elles sont jalouses. Il est également possible – et c'est le cas de l'Amérique latine – qu'ayant tenté d'imiter et n'ayant pas obtenu le succès espéré, elles trouvent une consolation dans la mythologie qui les aidera à expliquer leur échec et leur permettra d'invoquer une miraculeuse revanche future.

C. RANGEL

L'image

A l'étranger, on accepte volontiers l'idée d'un Vénézuéla "pétrolier": promoteur de l'Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole (OPEP) et principal fournisseur d'or noir aux Etats-Unis, par conséquent "pays riche", envié pour ses réserves monétaires internationales et recherché comme partenaire commercial.

L'une des rares démocraties d'inspiration libérale à subsister dans le sous-continent américain, et celle qui à l'heure actuelle semble bien la plus "solide", son attachement aux traditions démocratiques le rend d'autant plus sympathique aux nations du bloc occidental.

Ces deux facteurs, la prospérité économique et l'orthodoxie parlementaire, incitent les nations déve-

loppées à confier au Vénézuéla une fonction de leader en Amérique latine. Ce rôle neuf, taillé à la mesure de la nouvelle "image" du pays, aurait été inconcevable il n'y a pas si longtemps.

Mais c'est que le mirage agit à l'intérieur même du pays. La classe dirigeante se laisse aisément persuader que le pays se trouve "en plein développement" tandis que la grande majorité de la population vit dans le dénuement, blessée en ses droits les plus élémentaires: le logement, l'emploi, la nourriture, la santé, l'instruction...

... et la réalité

Ajoutez à cela la prostration personnelle de ces populations: des siècles de sujétion, un niveau d'instruction très bas, des conditions de vie qui confinent à la simple survivance expliquent qu'elles n'arrivent pas à prendre conscience de la situation qu'elles subissent. Les couches supérieures de la société analysent les faits en partant de leur propre situation privilégiée et concluent tranquillement qu'il suffit, pour "arriver", de profiter des occasions qui se présentent et de faire un effort; ou alors on affirme que *le temps* arrangera

tout et qu'*avec le temps* tout le monde finira bien par atteindre à un niveau de vie humain...

En même temps, le Vénézuéla fait partie d'un ensemble plus vaste, l'Amérique latine, dont "l'image", à l'intérieur et à l'étranger, tend à s'éloigner de la réalité complexe des nations qui la composent. Très souvent, on cède à la tentation de parler de l'Amérique latine comme d'un tout indifférencié. On suppose que l'intervention du colonisateur espagnol qui imposa sa langue, ses lois et sa religion depuis la Californie jusqu'à la Patagonie nous a "homogénéisés" une fois pour toutes. Mais, ce faisant, on perd de vue la complexité du tissu socio-culturel préexistant à l'arrivée des Européens, les divers degrés de pénétration de la culture hispanique et l'apport des autres groupes humains, en un mot la lente amalgamation qui devait aboutir à l'un des métissages culturels les plus diversifiés de l'histoire. Sans oublier l'immense variété des conditions géographiques et le contraste des évolutions politiques.

Prudence donc au moment d'évaluer globalement la situation latino-américaine. Aussi, dans cet article, nous aimerions proposer une "image" revue et corrigée du Vénézuéla, en réagissant aux thèses présentées l'an dernier par notre compatriote Carlos RANGEL dans son livre *Du bon sauvage au bon révolutionnaire* (1). Publié simultanément en français et en espagnol, à Paris et à Caracas, l'ouvrage a été largement diffusé au Vénézuéla par certains groupes qui comptent exploiter l'autorité de ce best-seller au profit de leurs projets politiques.

* L'auteur, jésuite vénézuélien, est diplômé en philosophie politique. Auteur d'un ouvrage sur l'administration du dictateur Juan Vicente Gomez (1908-1935), il collabore régulièrement au quotidien *El Nacional* (Caracas) et au mensuel *Sic*.

1. L'interprétation de Carlos RANGEL: l'Amérique-qui-a-échoué

Posons en hypothèse, nous suggère Rangel, la distinction entre la réalité des faits et l'interprétation courante de la situation actuelle et du processus qui l'a engendrée. Il s'agit pour nous d'enquêter sur les causes de cette différence et sur les fins que sert l'interprétation reçue. Et précisons encore que lorsque nous parlerons d'Amérique latine, nous entendrons nous référer exclusivement aux dix-neuf pays de langue espagnole, à l'exclusion du Brésil et des anciennes colonies françaises, anglaises ou hollandaises.

L'autre Amérique

La conclusion la plus certaine, la plus exacte et la plus complète à laquelle on puisse arriver à propos de l'Amérique latine est que *jusqu'à nos jours elle a constitué un échec*. (2)

L'Amérique latine est un projet historique qui a avorté, et l'échec est ressenti d'autant plus douloureusement qu'il ressort évidemment de la moindre comparaison avec "l'autre Amérique", celle du succès éblouissant, les Etats-Unis. Déconcerté et humilié, le Latino-américain a eu recours au *mythe* pour s'expliquer les faits et se justifier: au lieu de regarder la situation en face et de nommer les causes qui ont réellement entraîné ce résultat désastreux.

Les onze chapitres du volume de Rangel veulent démasquer ces alibis mythologiques et mettre en pleine lumière les causes véritables de l'échec des pays latino-américains.

1. Ed. Robert Laffont (Paris) 1976, 398 pages. Carlos Rangel a étudié aux Etats-Unis et en France. Après avoir été professeur puis diplomate, il s'est fait journaliste et il anime à la télévision vénézuélienne une émission d'informations quotidienne.

2. pp. 20-21

Des alibis d'emprunt

Mais l'auteur commence par affirmer que nous n'avons même pas été capables de créer nos propres mythes: nous nous sommes contentés de réchauffer les représentations fantastiques importées par les Européens au début de la colonie en les adaptant tant bien que mal à la situation actuelle.

Les Espagnols qui abordèrent sur le continent américain n'ont pas manqué d'y découvrir... ce qu'ils cherchaient: leur propre vision du monde, lourde de représentations mythiques sur le paradis perdu et l'innocence des premiers hommes. La rencontre de cette mentalité nostalgique et d'un continent inattendu allait donner naissance au mythe du Bon Sauvage, l'homme en son état de pure nature, avant la chute originelle et la dégénération provoquée par la civilisation.

De l'Inca au Ché

Dans le vice-royaume du Pérou, à la fin du XVIII^e siècle, le personnage de l'Inca Tupac Amaru (l'éponyme des *Tupamaros* modernes), "martyr et précurseur de l'indépendance latino-américaine", transforme le bon sauvage en un bon révolutionnaire. A partir de ce moment, la réaction contre la civilisation occidentale devient revendication de l'innocence perdue par suite de la colonisation et espérance révolutionnaire de recréer la société idyllique des origines.

Les leaders du mouvement de l'indépendance se percevront comme les descendants de l'Inca et, à une date beaucoup plus récente, Ché Guevara continue d'incarner ce type du bon révolutionnaire qui accuse les Nord-Américains de toutes les injustices des sociétés d'Amérique latine.

L'ombre du Nord

Dans ce contexte, les rapports entre les Etats-Unis et l'Amérique his-

panophone sont irrémédiablement faussés. Toutes les réussites yankees deviennent pour les Latino-américains une source constante d'humiliation.

Or "les Nord-américains vont puiser dans le mythe du Monde Nouveau l'optimisme, la confiance en soi des êtres prédestinés" (3). La nation états-unienne naît d'une *révolution conservatrice* qui fut dès l'abord sensée, raisonnable, pragmatique, modérée en tout sauf l'ambition, soumise au contrôle de la Loi, considérée comme la valeur fondamentale. En somme, suggère Rangel, l'application réussie de la philosophie de Locke.

L'analyse des rapports entre le nord et le sud du continent ne saurait exclure la doctrine Monroe, prétexte d'interventions croissantes dans les affaires latino-américaines:

L'impérialisme nord-américain en Amérique latine n'a certes rien d'un mythe. Mais c'est une conséquence, et non une cause, de la puissance nord-américaine et de notre faiblesse. (4)

Le mythe actuel

Comme le reste du monde, l'Amérique latine est mue par le désir d'atteindre à un niveau de développement économique et d'égalité sociale qui consente à sa population une existence digne, humaine. Qu'elle échoue dans la poursuite de cet objectif, elle se repliera sur des pseudo-explications qui, inévitablement, rendent les Etats-Unis responsables de ses échecs.

C'est ainsi qu'on voit apparaître la *théorie de la dépendance* qui explique la situation actuelle en identifiant toute une chaîne de colonialismes, depuis le premier voyage de Colomb jusqu'à l'hégémonie américaine contemporaine.

Pour Rangel, cette interprétation descend directement du *Bon Sauvage*: mythique, elle voile les faits et leurs causes. Elle s'enracine, bien entendu, dans le refus obstiné des Latino-américains de reconnaître leur échec, face au succès encombrant de "l'autre Amérique".

3. p. 43

4. pp. 51-52

Cuba — la catharsis

Ce sentiment de frustration des peuples latino-américains appelle nécessairement une catharsis, et ce fut la révolution cubaine qui, tel un catalyseur, accéléra et polarisa l'explosion de ce ressentiment. Car en fait elle concrétisait "l'ambition secrète qui bat dans le coeur de tout Latino-américain: affronter les Etats-Unis".

Malheureusement, toujours selon Rangel, les faits démentent clairement ces aspirations. Le progrès et l'amélioration des conditions de vie sont fonction des relations d'un pays donné avec les Etats-Unis et de son intégration à leur système économique. Qu'on pense à Porto Rico, administré par les Américains depuis 1898...

Au fond, l'engouement pour Cuba correspond à une nécessité psychologique, l'incapacité d'assumer sa propre frustration; les chiffres parlent un autre langage.

La loi du mensonge

Une telle mentalité aboutit à institutionnaliser le mensonge et les interprétations manichéennes de la réalité historique: où l'on ne parle que de bons et de méchants, de traîtres et de héros.

C'est ainsi qu'il fallut attendre plus de cent ans pour que soit reconnue la nature véritable de la guerre d'indépendance, qui fut bien plus une guerre civile qu'une guerre de libération coloniale, tant par ses protagonistes que pour les intérêts en jeu.

La vérité est trop désagréable et c'est pourquoi l'Amérique latine est extrêmement perméable aux interprétations historiques et aux projets politiques fondés sur le mensonge ou qui ne reposent que sur des demi-vérités. (5)

En vertu de cette mentalité, être de gauche en Amérique latine, c'est s'opposer aux Etats-Unis. Le marxisme n'a pas manqué de tirer parti de ce mécanisme, d'abord en fournissant le langage capable d'exprimer le ressentiment du Latin humilié, puis en se posant par l'intermédiaire de l'Union Soviétique en rival des Etats-Unis.

Cette infiltration du marxisme, de l'impérialisme léniniste en particulier, et le succès de la *théorie de la dépendance*, qui en représente le dernier avatar latino-américain, comportent de graves dangers. Tout cela risque de faire croire qu'il n'existe que des divergences et des conflits d'intérêt entre les Etats-Unis et l'Amérique latine et qu'il n'est pas possible aux deux voisins de s'entendre et de collaborer en vue d'objectifs communs.

L'Eglise

L'Eglise catholique est plus responsable que tout autre facteur de ce que n'est pas l'Amérique latine. La conquête espagnole a été faite par le catholicisme et pour le catholicisme. (6)

L'échec de l'Amérique latine, c'est donc en définitive l'échec de l'Eglise catholique elle-même, et en particulier l'échec de la morale catholique, en face du triomphe de l'éthique protestante nord-américaine.

Tandis que la société latino-américaine catholique tend à se satisfaire des seules apparences, la société WASP exige la mise en pratique de ce que chacun prétend être et obtient du même coup une fiabilité et un dynamisme social décisifs.

Or voici qu'après avoir joué un rôle déterminant dans la formation de la société coloniale et après avoir résisté à l'anticléricalisme radical des républiques issues de l'indépendance, l'Eglise se voit obligée à amorcer aujourd'hui un *grand virage*.

Personne n'ignore l'importance stratégique de l'Amérique latine pour l'Eglise catholique. D'autre part, l'expansion constante de l'Empire communiste est un fait indéniable à l'heure actuelle. Si l'Eglise adopte une attitude inflexible et réactionnaire, elle perdra pied dans les pays du bloc communiste et elle s'affaiblira ailleurs également. Or elle ne semble aucunement disposée à la résignation passive, elle entend au contraire être présente partout, quels que puissent être les types de société et de régime politique.

L'essentiel, pour l'Eglise catholique, serait donc de *négoier* avec

l'empire communiste sa survie dans chacun des pays en passe d'être annexés par cet empire. Ensuite, avec le temps, tout rentrerait dans l'ordre. (7)

D'ailleurs, l'Eglise a découvert que le socialisme marxiste pourrait constituer un allié précieux dans la lutte contre le libéralisme: ne s'agit-il pas, en effet, d'annoncer un message qui fait des marchands les plus grands ennemis du salut de l'homme, et le devoir le plus urgent n'est-il pas encore de les chasser du Temple?

L'Eglise catholique s'apprête donc à renoncer à son rôle de fer de lance de l'anticommunisme et à s'insérer dans la vague léniniste qui déferle sur le sous-continent, ce qui lui permettra d'assurer son avenir et, du même coup, de se décharger de ses responsabilités historiques en mettant sur le dos des impérialistes toutes les carences de l'Amérique latine.

Les "caudillismes"

Dans les trois derniers chapitres du livre, l'auteur applique la même grille d'interprétation aux "formes du pouvoir politique en Amérique latine". Il analyse d'abord le phénomène du *caudillisme* latino-américain et son rôle dans le processus d'intégration des nations du sous-continent. Il s'arrête particulièrement aux figures des *super-caudillos* du tournant du siècle: Francia au Paraguay, Rosas en Argentine, Porfirio Diaz au Mexique, Juan Vicente Gomez au Vénézuéla. De fait, ces dictateurs incontestés ont souvent joué le rôle de "consuls" des intérêts étrangers, ce qui explique aujourd'hui tant de méfiance et d'hostilité à l'égard de l'Amérique du Nord.

Rangel passe ensuite en revue le "système mexicain" du Parti Révolutionnaire Institutionnel, le "modèle brésilien" et le "péronisme" argentin.

Ayant prouvé qu'elle était à tout point de vue celui des pays latino-américains qui avait le mieux réussi, l'Argentine rend manifeste, avec la profonde crise qu'elle traverse, la difficulté qu'éprouve notre culture

à surmonter ses handicaps et ses névroses particulières, et notamment son complexe d'infériorité provenant du fait qu'il nous a été donné de partager le "nouveau monde" avec les Etats-Unis et que jusqu'à présent nous sommes le volet (relativement) délabré de la grande aventure américaine. (8)

L'auteur compare ensuite l'expérience chilienne de l'Unité Populaire au mouvement "apriste". Le Parti APRA (Alliance Populaire Révolutionnaire Américaine), fondé au Pérou en 1924 par Victor R. Haya de la Torre, peut se comparer à la social-démocratie européenne; il a inspiré tout un mouvement politique auquel se rattache, entre autres, le parti vénézuélien d'Action Démocratique, actuellement au pouvoir à Caracas.

Une fois signalé le modèle péruvien né de la révolution militaire de 1968, le rideau tombe sur le person-

nage de Fidel Castro, le dernier des grands "caudillos consulaires", non plus acquis aux intérêts nord-américains mais vassal de la puissance soviétique.

Voilà pourquoi, madame...

Rangel ne prend même pas la peine de rédiger une conclusion. La morale de son histoire, ou plutôt de l'analyse qu'il a échafaudée, ressort évidemment. Abandonnez la mentalité mythologique et ses alibis fumeux et revenez sur terre! La réalité qui s'impose, c'est que le modèle socio-politique qui a réussi, c'est le capitalisme libéral des Etats-Unis. Il s'agit, en somme, pour les Latino-Américains d'entreprendre une cure à base de libéralisme: accepter et appliquer le système nord-américain nous permettra de dépasser notre échec actuel pour arriver enfin à la réussite.

naissant. Ce qui veut dire que toute connaissance nous arrive, non pas à l'état de pure donnée objective, mais chargée d'une interprétation, colorée par la perspective limitée, partielle, partielle, de celui qui "voit" et "dit".

Il résulte donc de la nature même de notre connaissance qu'un "raisonneur" honnête, dans le domaine des sciences humaines commencera par mettre cartes sur table en indiquant le "lieu" d'où il parle et les conditionnements qui s'imposent à lui.

Le *sophiste* s'épargne cette peine. Il prétend s'installer dans la vérité inconditionnée: son échafaudage conceptuel se transforme ainsi en une pyramide renversée sur son sommet, constamment menacée de perdre son point d'appui sur le réel.

En pratique

Revenons à Rangel qui n'est pas loin de procéder de même. En principe il admet bien la complexité de la situation politique et de l'évolution historique de l'Amérique latine; il répète la chose à plusieurs reprises afin que ses lecteurs se convainquent de sa lucidité. Mais dès qu'il passe à l'analyse, il oublie ses principes et néglige les nuances et les précisions spécifiques qu'exigerait la diversité des problèmes qu'il aborde.

Nous pouvons observer de plus près sa façon de faire à propos du paragraphe intitulé "Impérialisme et sous-développement" (9).

Il s'en prend à tous ceux qui voient dans l'impérialisme nord-américain la cause principale du sous-développement du continent sud. Louable propos, sans aucun doute. Mais faut-il simplifier et caricaturer la thèse au point que l'énoncé seul paraisse déjà inacceptable et dénué de fondement? Et pourquoi saupoudrer l'exposé de cette position de qualificatifs ("typique du *bon sauvage*", révolutionnaire, habile et astucieux, etc.) qui préviennent le lecteur et lui suggèrent ce qu'il doit penser?

Des exemples choisis

Un autre procédé qui sous-tend la présentation de Rangel, c'est ce que nous appellerons la *comparaison sé-*

2. QUELQUES REMARQUES CRITIQUES

Suggestive, séduisante, écrite avec vivacité et menée rondement, l'interprétation de Rangel ne laisse guère indifférent. Mais la pertinence et la vérité d'une argumentation ne dépendent pas exclusivement de sa joliesse ou de sa cohérence formelle, ni même de la présence épisodique de certains facteurs de vérité dans le cours de l'exposé.

Une tradition vénérable

Laissons de côté les divergences idéologiques qui peuvent nous séparer, oublions un instant les conceptions différentes que nous pouvons avoir sur l'avenir de la société latino-américaine et sur le futur du Vénézuéla; une réserve s'impose à nous d'emblée face au livre de Rangel. Elle tient à sa façon de raisonner.

On se rappellera l'origine et l'influence du courant *sophiste* dans la Grèce classique. Il s'agissait à l'ori-

gine de poser la question de l'agir: que faire? Mais l'école eut tôt fait de mettre l'accent sur la dextérité logique: comment manoeuvrer concepts et arguments pour convaincre l'assemblée de l'opportunité de telle ou telle politique?

On passait ainsi de la recherche des causes profondes, de la critique des phénomènes de surface en quête d'un résultat encore inconnu, à un simple patron de raisonnement où il s'agit seulement de contrôler le mouvement logique et ses normes pour éviter de se trouver acculé à une conclusion imprévue.

... mais suspecte

Pour que ce type de raisonnement acquière une certaine valeur scientifique, il importe que le "raisonneur" dise clairement dès le départ le point de vue où il se place: d'où parle-t-il? Dans le domaine des sciences humaines, on admet sans réserve aujourd'hui que toute connaissance est médiatisée par le sujet con-

8. pp. 315-316

9. pp. 69-72

lective. On met en parallèle le "positif" de la société nord-américaine et le "négatif" de l'Amérique latine, non pas toutefois de façon ordonnée et systématique mais un peu au hasard, ou plutôt en fonction du raisonnement de l'auteur.

L'impression se dégage peu à peu que toute une partie du continent, l'Amérique latine, a raté l'opportunité qui s'offrait à elle d'atteindre le niveau des Etats-Unis, et qu'au lieu de reconnaître ses erreurs, elle cède encore au ressentiment et rejette sur l'autre Amérique la responsabilité de son échec.

Faillite, ratage, complexe, société tarée, manque de sincérité, complaisance dans l'illusion, mythologie compensatoire, incapacité de reconnaître ses défauts... Ces termes ponctuent le texte de Rangel, quand il parle de l'Amérique latine; il les reprend inlassablement. Finiront-ils par fabriquer une vérité?

Au nom de l'abstraction

Nous avons déjà signalé combien il est difficile de résister à la manie des généralisations hâtives. Très souvent on énonce sous forme de lois générales des conclusions qui ne découlent pas tant des problèmes envisagés que d'un propos politique préconçu: des décisions déjà arrêtées deviennent alors le résultat d'une politique "scientifique", fondée sur l'analyse "objective" de la réalité.

Prenons l'exemple du *métissage*, facteur-clé dans la formation de la culture latino-américaine, que l'on retrouve dans toute l'Amérique espagnole. Mais si le phénomène est commun, il se réalise de façon bien différente dans les diverses régions du continent. Parler de métissage dans l'abstrait ne permet de rien conclure, car il faut encore examiner le contexte particulier de chaque pays.

De même, c'est rester dans le vague que de parler simplement de l'influence *culturelle* de l'Europe occidentale en Amérique. Le problème ne se pose pas au niveau de l'influence culturelle mais il naît du rapport *colonisateur-colonisé* qui fait que la culture européenne est imposée de force et qu'elle provoque une réaction agressive et défensive. Ce

genre de précision permettrait peut-être d'expliquer pourquoi les nations latino-américaines réagissent différemment aujourd'hui à l'influence européenne et à celle des Etats-Unis.

... et d'un programme politique

Les derniers chapitres du volume sont consacrés aux formes du pouvoir politique et ils illustrent merveilleusement ce que devient une analyse politique faite d'un point de vue anti-marxiste et néo-libéral. Ce trait donne à penser que le livre n'est pas écrit au-dessus de la mêlée (comme on aimerait le faire croire) mais qu'il sert des objectifs politiques précis: on y appuie un type de société déterminé et on cher-

che à promouvoir un certain modèle de "développement" en Amérique latine. C'est ce projet politique et ce modèle de développement qui sont censés s'imposer au public en conclusion de cette lecture "scientifique" de l'histoire et des problèmes actuels du continent...

A première vue les données fournies par Rangel et le raisonnement qu'il bâtit sur elles auront pu paraître parfaitement logiques, plausibles et réalistes au lecteur canadien. Ces vues, après tout, le rassurent en canonisant sa propre culture, celle de "l'autre Amérique". Mais toute la question est de savoir si une lecture alternative des mêmes données ne mérite pas d'être entendue.

3. Une interprétation alternative: le sous-développement pétrolier

Pour analyser la situation actuelle d'un pays, en Amérique latine ou ailleurs, il faut partir d'une prémisse fondamentale: la dépendance mutuelle et l'inter-influence des facteurs économiques et politiques à l'échelle mondiale. Il ne s'agit pas des rapports établis entre les diverses nations du globe. Il s'agit d'un réseau de liens qui tissent un implacable filet de subordination et de dépendance.

Le meilleur des mondes

Les chances égales pour tout le monde, dont rêvait l'idéalisme libéral, n'existent en fait ni pour les individus, ni pour les peuples. Qui ressasse encore ce poncif sinon les classes dominantes en peine de se justifier? On présente ses privilèges et son pouvoir comme le fruit de ses efforts ou d'une quelconque habileté à tirer parti des circonstances...

La nation prospère, telle l'homme d'affaires qui a "réussi", c'est celle qui sait exploiter une situation

égale pour tous au départ. Au contraire, les personnes, les classes ou les nations pauvres et faibles ont dû gaspiller les occasions qui se présentaient, ou alors c'est qu'elles n'ont pas voulu faire l'effort de se mettre sérieusement au travail.

On voit assez quelle conception de l'homme et quelle lecture de l'histoire inspirent ce genre d'explications.

Des faits singuliers à la synthèse

Conséquents avec ce que nous avons dit plus haut du danger de généraliser hâtivement, nous proposons une lecture alternative d'une situation latino-américaine en nous limitant au cas du seul Vénézuéla. Tandis que Rangel prétendait s'attaquer à l'ensemble du dossier de l'Amérique hispanophone, nous ne voulons pas franchir la frontière de notre pays. Même si, bien entendu, il nous faudra tenir compte de notre insertion dans le sous-continent et des rapports qui nous unissent au reste de l'occident.

QUELQUES CHIFFRES

Situé sur la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, le Vénézuéla fut découvert par Christophe Colomb lors de son troisième voyage au Nouveau Monde (1498). Le pays accède à l'indépendance le 5 juillet 1811.

Population: 12 millions d'habitants (1975).

Capitale: Caracas (la région métropolitaine regroupe plus de deux millions et demi d'habitants).

République fédérale (vingt états, deux territoires et soixante-douze îles dans la mer des Caraïbes).

Démocratie parlementaire avec division des trois pouvoirs, exécutif (président assisté du conseil des ministres), législatif (deux chambres) et judiciaire.

Valeur des exportations

En 1920, le café et le cacao représentaient 92% de la valeur des exportations. Cinquante ans plus tard, leur part se réduit à 0,8%: le pétrole apporte 90% des devises étrangères, viennent ensuite le minerai de fer (5,5%) puis le café.

En 1972, 89% de la valeur ajoutée des produits pétroliers revenaient à l'Etat sous forme d'impôts.

En 1975, le pétrole est à l'origine de 81% des sommes perçues par le fisc vénézuélien.

La valeur totale des exportations se chiffrait, en 1974, à près de 11.750 milliards de dollars américains (50.525 milliards de bolivars).

En fait, en partant de cet exemple précis, nous voudrions suggérer la complexité d'une analyse générale sur l'"Amérique de langue espagnole" et amorcer la démarche susceptible de nous conduire à une synthèse valable.

Or le premier fait qui s'impose à nous dans l'histoire récente du Vénézuéla, c'est le phénomène du pétrole. Si on voulait faire abstraction du facteur pétrole, il deviendrait impossible d'expliquer l'évolution parcourue au cours des cinquante dernières années: l'économie nationale, les bouleversements politiques, la courbe démographique, les déplacements de populations, le développement culturel, il n'y a pas un domaine de la vie du pays qui n'ait été profondément affecté par le pétrole.

Pays pétrolier

Enregistrons ces faits. Pour nous y référer, nous dirons que le Vénézuéla est un pays *pétrolier*. Non que nous entendions évoquer par là le nimbe merveilleux et la force magique que l'expression suggère si souvent aujourd'hui à un lecteur occidental: une richesse inouïe qui permettrait de "résoudre tous les problèmes" et ouvrirait toutes grandes les portes du développement économique et de la consommation.

Nous parlons de pétrole et de pays pétrolier pour indiquer l'influence décisive de ce facteur au Vénézuéla sur la culture, la conception de l'homme, l'échelle des valeurs, la vie économique et politique; sans lui, il serait vain de prétendre expliquer ce qu'est devenu aujourd'hui le peuple vénézuélien.

... et néanmoins sous-développé

Cependant, le pétrole n'est entré que récemment dans l'histoire du Vénézuéla. Or un phénomène de ce genre n'éclate pas "en soi", absolument. Il s'inscrit dans le cadre d'un processus d'évolution historique, il affecte un pays déjà marqué par l'histoire. Il modifie une étape précise d'un cheminement collectif entrepris dès longtemps, qui ne dépendait nullement de lui jusque-là mais qui conditionne les retombées de son influence.

Il nous faut donc une autre catégorie pour renvoyer à cette situation

antérieure au pétrole. Le terme qui caractérise le mieux l'histoire du Vénézuéla "quand il n'y avait pas encore le pétrole", et depuis le début de la colonisation espagnole au XVI^e siècle, c'est le *sous-développement*.

Ce qui nous amène à parler, pour le Vénézuéla, de *sous-développement pétrolier*. Nous nous expliquons.

L'Empire de Charles Quint

L'arrivée des conquistadores en Amérique devait entraîner l'écroulement brusqué d'une économie et d'une organisation sociale "primitives". Du jour au lendemain, les territoires qui constituent aujourd'hui le Vénézuéla devenaient une pièce insignifiante de cet énorme puzzle que fut l'empire espagnol et se trouvaient plongés dans le réseau complexe des relations commerciales nouées par l'Espagne avec les grandes puissances européennes de l'époque, le Portugal, l'Angleterre, les Allemagnes.

En arrivant au Vénézuéla, le conquérant espagnol ne devait pas trouver les structures socio-économiques raffinées des Aztèques ou des Mayas. En face de lui se dressaient une grande variété de clans et de tribus de cultures et de traditions sociales très diverses. Les nomades de la famille Caribe dominaient la région et n'étaient nullement disposés à se soumettre sans combat.

La population indigène résistera par tous les moyens. Et les Espagnols découvriront que vaincre une tribu ne signifie pas qu'on ait pour autant "pacifié" les autres. C'est ainsi que fut écrite l'une des pages les plus sanglantes de la conquête du Nouveau Monde. Les Européens finirent par s'imposer. Quant aux "Indiens", ceux qui ne moururent pas dans la bataille furent réduits en esclavage ou s'enfuirent dans l'inaccessible jungle de l'Amazone, où leurs descendants vivent encore aujourd'hui.

Le métissage

Outre cette initiation traumatisante aux valeurs de la civilisation occidentale, un autre facteur influencera considérablement le destin du Vénézuéla: l'importation d'esclaves africains. En plus de répondre à la demande créée par l'exploitation agricole des terres conquises, le commerce de cette main-d'oeuvre

La monnaie des princes

Placé à la tête d'un fabuleux héritage dynastique, Charles Quint était à la fois roi d'Espagne et souverain immédiat d'une bonne partie de l'Europe. Au moment de la "découverte" de l'Amérique, cependant, la couronne éprouve de graves difficultés financières. Au nombre des créanciers de l'Empereur, on trouve de riches banquiers allemands, la famille Welser. Pour solder sa dette, Charles Quint propose aux Welser de leur céder en gage le territoire du Vénézuéla où il les autorise à "découvrir, conquérir et peupler"; il leur octroie en outre une participation substantielle aux profits et gains provenant des impôts, du commerce (y compris la traite des noirs), des mines, etc.

Le contrat restera en vigueur de 1528 à 1556.

Par la suite, le pays passera sous le régime des compagnies.

robuste faisait fond sur un slogan publicitaire inespéré: le "diagnostic" des Espagnols à propos des Indios, incapables, indolents, paresseux. Cette fable est devenue proverbe...

La présence de trois groupes ethniques aussi différenciés allait aboutir à un *métissage* sans précédent. Quatre siècles plus tard, il est devenu impossible de subdiviser le peuple vénézuélien en groupes raciaux. Ses éléments européens, africains et indigènes se sont fondus pour donner naissance à un nouveau type d'individu.

L'ère des plantations

Au plan économique et politique, le territoire actuel du Vénézuéla constituait une région "de deuxième catégorie" au sein de l'empire espagnol. L'absence de métaux précieux et la géographie très accidentée du pays dès qu'on quitte la côte firent de la colonie une société agricole, strictement stratifiée, "tranquille".

L'activité économique se limitait à la production et à l'exportation du café et du cacao, en échange de tous les autres biens de consommation.

Jusqu'en 1777, divisé en six provinces, le territoire dépendait, au plan politique, du vice-royaume de Santa Fé de Bogota (actuelle Colombie), au plan judiciaire du tribunal

de Saint-Domingue (République Dominicaine). Cette année-là, toutefois, on en fait une Capitainerie Générale; mais ce ne sera qu'en 1786 qu'on y installera un tribunal commercial.

Voilà qui montre clairement le contexte de *dépendance* économique et politique qui détermine la vie coloniale, dépendance codifiée et mise en forme dans la "Loi des Indes" qui fut imposée à toute l'Amérique espagnole.

Subordination complète à la métropole, région accidentée et donc difficile à mettre en valeur, évolution socio-culturelle complexe (le *métissage*), autant de facteurs qui déterminent une situation de sous-développement à tous les niveaux de la vie du peuple vénézuélien en formation.

L'indépendance

La guerre d'indépendance, née bien plus des problèmes sociaux et économiques des colons que de l'influence des idéaux libertaires, puis la construction laborieuse de la jeune nation, feront en sorte que le sous-développement perdurera sans changement notable.

Certes, la philosophie des Lumières et la Révolution française fournissent une idéologie à la révolution indépendantiste, et la rupture des liens politiques avec la métropole

espagnole deviendra inévitable; mais ce n'est pas là qu'il faut chercher les facteurs déterminants du déclenchement de la rébellion, ceux qui motivent vraiment les révolutionnaires, ceux qui expliquent en fin de compte le statu quo social au terme du conflit.

Trois siècles de vie coloniale ont vu émerger une classe de grands propriétaires créoles qui contrôlent la culture du cacao. (Aujourd'hui encore, la langue populaire du Vénézuéla désigne les riches et les puissants sous le nom de "grands cacaos".) Or la loi espagnole limitait considérablement l'activité économique des créoles. La Compagnie de Guipuzcoa détenait le monopole exclusif du commerce (importation et exportation). Au plan politique, les postes-clés étaient réservés aux grands commis nés en Espagne.

D'autre part, le système social et ses structures excessivement rigides menaçaient de sauter. A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, les révoltes d'esclaves se multiplient. Certains groupes de fuyards cherchent refuge dans des régions éloignées.

Enfin, les difficultés financières de la couronne espagnole commencent à se répercuter lourdement dans les colonies, qui se sentent de plus en plus exploitées. L'insatisfaction est générale. C'est dans ce contexte surtendu qu'éclate la guerre d'*indépendance*.

Un conflit social déguisé

Deux exemples concrets nous permettront de voir qu'il s'agit en fait d'une *guerre sociale*, bien plus que d'une révolution contre l'Espagne.

L'égalitarisme de la Révolution française prêché par les leaders du mouvement d'indépendance aurait dû entraîner l'abolition immédiate de l'esclavage au moment de la victoire et de la proclamation de l'indépendance. D'autant plus que cette revendication avait acquis bon nombre d'adhérents à la cause de la révolution.

Mais l'abolition de l'esclavage aurait porté un dur coup aux planteurs créoles en les privant de leur main-d'oeuvre à bon marché, source d'une bonne partie de leurs profits. Que se produit-il?

Puisque ce ne sont pas les esclaves mais les grands propriétaires qui rédigent les lois, l'esclavage persistera jusqu'en 1854. C'est dire qu'il faut attendre plus de trente ans après la conclusion de la guerre d'indépendance pour voir enfin résolue la question juridique de l'esclavage. En pratique, l'abolitionnisme ne s'imposera que plus tard en core.

L'autre exemple concerne la répartition des terres. Durant le conflit, les bergers des plaines représentaient un élément décisif, susceptible de faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre, car ils étaient remarquablement efficaces dans le genre de guerre qu'on devait alors livrer. Pour gagner leur adhésion, Simon Bolivar leur promit de leur distribuer des terres à la fin de la guerre.

Mais il comptait sans le Congrès National, farouchement opposé à ce qu'on cède des terres aux combattants. Le compromis auquel on aboutit n'avait plus rien d'une distribution de terres ou d'une réforme agraire: ce furent des "bons de l'Etat" qu'on distribua aux soldats, bientôt contraints de revendre leurs titres aux propriétaires et aux officiers pour un prix bien inférieur à leur valeur réelle.

Les terres restaient donc toujours aux mains de l'oligarchie créole, à laquelle devaient se joindre quelques "parvenus", ex-leaders de la révolution...

Une vague de coups d'état

Les convulsions déclenchées dans le pays par la guerre d'indépendance ne devaient pas s'apaiser avec la fin du conflit armé. Elles se poursuivront à travers tout le XIX^e siècle. Cette pénible recherche d'un nouvel équilibre est marquée par le phénomène du *caudillisme* et par les luttes permanentes visant à assurer l'hégémonie d'un caudillo sur ses rivaux. En résultent les innombrables "révolutions" qui se succèdent infailliblement et qui vident le pays de ses ressources humaines et économiques.

Pendant cette période, le Vénézuéla ne vit que de ses exportations agricoles. Le café remplace peu à

peu le cacao comme principal produit d'exportation. Il s'ensuit que jusqu'à l'apparition du pétrole, l'économie nationale dépendra largement des fluctuations enregistrées sur le marché international du café.

Intégré au système économique occidental, que dominant maintenant le Royaume-Uni et les Etats-Unis, le pays devient une "enclave" qui exporte ses "matières premières" et reçoit des nouvelles métropoles économiques ce qui lui sert pour vivre et "se développer".

On ne prête qu'aux riches

Le pétrole apparaît inopinément dans un pays rural, techniquement arriéré, économiquement dépendant et gouverné par le caudillo le plus fort de son histoire, Juan Vicente Gomez (1908-1935). Pour pouvoir exploiter la richesse que représente le pétrole, il faut une infra-structure technique et des ressources financières que le pays ne possède évidemment pas. Pour les puissances qui disposent de ces atouts, le Vénézuéla devient une proie convoitée aux plans stratégique, politique, économique...

Un Etat riche dans un pays où la majorité des habitants manquent même des biens de première nécessité, où les différences de niveaux de vie sont strictement scandaleuses, où il n'est toujours pas possible de gérer soi-même ses propres ressources.

Etant donné le retard de l'économie vénézuélienne et la pauvreté de la population, la moindre participation à l'industrie nouvelle allait donner l'impression d'un progrès immense. Pour le dictateur et les groupes qui le maintiennent au pouvoir, c'est là le moyen de "stabiliser" la situation. On imagine le genre de marché que ce gouvernement conclut avec le capital étranger: l'industrie cédée aux compagnies européennes et nord-américaines en échange d'impôts substantiels versés au régime.

C'est ainsi que le développement de l'industrie pétrolière au Vénézuéla a accru la dépendance économique du pays à l'endroit des grandes puissances industrielles. L'urbanisation s'est faite brusquement, sans transition, sans évolution socio-culturelle proportionnée. Il en résulte un Etat riche dans un pays où la majorité des habitants manquent même des biens de première nécessité, où les différences de niveaux de vie sont strictement scandaleuses, où il n'est toujours pas possible de gérer soi-même ses ressources.

Un défi à relever

Le Vénézuéla est sous-développé parce que son histoire ne lui a pas permis de se créer une identité et l'a rendu incapable de *se faire* lui-même. Sa dépendance dans tous les domaines l'a privé des conditions nécessaires au surgissement progressif d'une conscience nationale, à l'essor d'un projet historique qui le constitue comme peuple et comme nation. Ce sous-développement est dit "pétrolier" puisque le pétrole a modifié considérablement la situation du pays en aggravant la pauvreté des plus démunis: l'avenir est devenu une question politique urgente.

Il ne faudrait pas conclure ces quelques observations sans signaler les motifs d'espérance, les agents dont on peut espérer qu'ils contribueront au dépassement de la situation actuelle. D'abord les Vénézuéliens eux-mêmes qui prennent conscience de leur identité culturelle et acceptent de s'engager dans un mouvement de transformation à long terme.

Semblable effort de transformation ne se limitera pas, cela va de soi, au seul Vénézuéla; il devra se diffuser dans toute l'Amérique latine, atteindre ce qu'on appelle le Tiers-Monde et provoquer des changements de mentalité (et de structures) jusque dans les pays qui dominent le monde actuel.

15 juin 1977

Laïc, diacre et prêtre dans la pastorale d'aujourd'hui

par Robert Toupin

Suite à une assemblée plénière des évêques d'Allemagne fédérale (28 fév. - 3 mars '77), voici quelques points saillants de la déclaration de cette conférence épiscopale (cf. *Documentation catholique internationale*, 5 juin 1977).

De quoi s'agit-il?

D'une solution concrète aux problèmes de la pastorale d'aujourd'hui qui permet de préciser plus nettement les responsabilités respectives des laïcs, des diacres et des prêtres dans l'Eglise.

Trois faits à retenir:

- la diminution croissante des prêtres.
- la réintroduction du diaconat.
- l'engagement plus accentué des laïcs dans les services pastoraux.

Parmi les changements les plus importants à signaler dans les services bénévoles des paroisses, depuis Vatican II en particulier, on a insisté sur la formation des diacres permanents et des assistants de pastorale.

Beaucoup de communautés se rendent compte qu'il n'y aura plus parmi elles de présence sacerdotale. Même s'il y a plus tard des candidats au sacerdoce, il faudra quand même "s'équiper pour une longue traversée du désert". Pour autant, il ne faut pas concevoir les nouveaux services pastoraux comme une solution transitoire, mais plutôt comme une solution durable, étant donné le nombre et la variété des tâches, réservées, en fait, non aux prêtres, mais bien aux diacres et aux laïcs. On peut même, dans la mesure où les services augmentent dans la communauté, espérer à long terme une croissance des vocations sacerdotales.

C'est à la communauté elle-même qu'il revient de prendre en main la

mission du Christ et de l'Eglise. Processus qui implique la réflexion des cellules communautaires sur ses responsabilités, pour que le sacrement de Confirmation donne ses fruits. Evolution qui suppose la participation d'un personnel doté d'une formation pastorale appropriée. Les tâches plus importantes, toutefois, exigeront un personnel formé aux études théologiques et à certaines disciplines répondant aux aptitudes individuelles.

Actuellement, en République fédérale, un grand nombre de personnes font des études de théologie dans le but de s'engager comme laïcs dans la pastorale. A ce propos, pour éviter de provoquer des déceptions et même l'éloignement de l'Eglise, il est urgent de dresser au plus tôt la liste des besoins des diocèses et préciser les formes de la profession.

Il revient aussi à la communauté chrétienne - au Peuple de Dieu - de créer les conditions favorables à l'éclosion des vocations sacerdotales. Elles sont indispensables, car on ne remplace les prêtres que par d'autres prêtres.

Dans les familles et les communautés, dans l'apostolat auprès des jeunes, à l'intérieur des

écoles et des établissements d'enseignement supérieur, il est indispensable pour la mission de l'Eglise d'éveiller les jeunes à la disponibilité au ministère sacerdotal, et cela vaut aussi pour l'acceptation du célibat.

Rôle respectif du prêtre et du laïc.

N'oublions pas que les sacrements distinguent les fonctions. En vertu du Baptême et de la Confirmation, tous les fidèles participent à la mission de l'Eglise, tandis que le ministère des évêques, des prêtres et des diacres est fondé sur le sacrement de l'Ordre, qui donne le pouvoir "de préparer tous les membres de la communauté à accomplir leur tâche." Ce ministère ecclésial est réservé à ceux qui ont été appelés par Dieu et acceptés par l'Eglise.

Par l'ordination, un homme est pris par le Christ d'une manière irrévocable, et cela pour le service de l'Eglise; par la grâce de l'Esprit et le mandat de l'Eglise il est habilité à sa charge et envoyé en mission.

Les laïcs exercent leurs responsabilités envers la communauté dans les autres services pastoraux bénévoles. Mais il s'agit là de fonctions pastorales qui n'exigent pas l'ordination. Il s'agit de coopération dans le sens défini ci-après.

Responsabilités du prêtre et de l'évêque.

Les pouvoirs que l'évêque détient en tant que pasteur du troupeau (Jn 10,11) sont en réalité un servi-

ce, une fonction pastorale que le prêtre partage par l'ordination.

Par leur ordination et leur mission, les prêtres reçoivent de l'évêque le pouvoir 'd'exercer, pour la part d'autorité qui est la leur, la charge du Christ Chef et Pasteur'. De cette manière, ils rendent présent pour les communautés particulières le Christ comme Seigneur et Pasteur de l'Eglise.

Le prêtre dirige la communauté et réalise sa mission par la prédication, la célébration des sacrements, la création de liens vivants entre la communauté, le diocèse et l'ensemble de l'Eglise.

Toutes ces fonctions du prêtre trouvent leur expression la plus profonde et leur affinité naturelle dans l'Eucharistie. Le service pastoral du prêtre est donc bien plus qu'une simple organisation ou une simple administration, c'est un service spirituel.

Les diacres permanents.

Dans la tradition de l'Eglise, la mission des diacres, conférée par la grâce sacramentelle, est celle "d'assister l'évêque et les prêtres dans leur service de prédication, de liturgie et d'amour fraternel."

Mission distincte de celle du prêtre et du laïc, celle du diacre consiste à servir la communauté de multiples façons:

- par le service *catéchuménal*, "il crée des groupes et des cellules à partir desquels des communautés pourront se former."

- par le service de la *liturgie* et de la *proclamation*: il collabore aux cérémonies liturgiques, à la distribution des sacrements, à la prédication, à l'éducation de la foi.

- par le service *social* et *caritatif*, il se porte au secours de ceux qui sont dans le besoin.

- par le service *missionnaire*: il est témoin de la foi, et le serviteur de la foi des autres.

- en tant que serviteur de tous les serviteurs, il aide chacun dans son propre service.

En somme, l'engagement du diacre, - homme de liaison par excellence - atteint tous les terrains de la pastorale, depuis la communauté jusqu'au diocèse. Ses activités sont particulièrement diversifiées:

la responsabilité des sous-structures de la communauté, la sensibilisation d'autres services et de l'ensemble de la communauté à la diaconie, l'engagement spécialisé dans des points sociaux brûlants, par exemple les malades ou les étrangers.

Les laïcs.

Membres du Peuple de Dieu, les laïcs, par le baptême et la confirmation, ont une part particulière à la mission du Christ et de l'Eglise. Leur tâche consiste à faire entrer l'esprit de Jésus-Christ dans le milieu social, la profession et les loisirs, dans les mentalités et les moeurs, dans la loi et les structures de la société, par la parole et les actes.

C'est donc dans leur profession séculière, dans leur famille, dans leur milieu de vie que les laïcs accomplissent leur service et c'est à ces niveaux d'existence qu'ils doivent collaborer à la construction de la communauté chrétienne.

Cela se réalise aussi partout où ils font passer l'expérience et la responsabilité du monde à l'intérieur de la communauté de foi. Cette double orientation peut s'exprimer à travers de multiples services bénévoles.

De l'ensemble des fonctions susceptibles d'être assumées par les laïcs, il convient de distinguer celle de *l'assistant(e) de pastorale*, dont l'activité se déroule sur le plan des communautés et dont la préparation comporte un diplôme d'une école supérieure de théologie.

L'essentiel des tâches de l'assistant de pastorale est sa responsabilité dans des domaines spécialisés comme l'instruction religieuse,

la catéchèse, la formation, la consultation, la prise en charge de groupes déterminés. Pour que l'on tienne suffisamment compte du niveau et de la spécialisation de l'assistant de pastorale, son terrain d'activité sera de préférence le groupement de paroisses.

Quant à *l'assistant(e) de communauté*, on entend par là "le laïc engagé dans la pastorale de la communauté (paroisse, ou groupement de paroisses) muni du diplôme d'une école technique, supérieure ou non, ou possédant une formation équivalente."

Enfin, les *aides de communauté* sont des laïcs bénévoles, désireux de collaborer aux tâches ecclésiastiques, au service soit des paroisses, soit de groupements de paroisses.

Les activités consistent en travail de bureau ou d'administration, en contacts pastoraux dans le bureau paroissial ou les visites à domicile, selon les capacités personnelles. En raison de la spécialisation et de l'exigence de plus en plus grande de grades académiques dans les services de la pastorale, cette profession sera de plus en plus recherchée.

La réponse à l'appel de Jésus...

Dans cette analyse de l'aménagement pastoral entrevu par les pasteurs de l'Allemagne fédérale, l'argumentation nous oriente du côté des besoins, des responsabilités, des fonctions dans l'Eglise. Peu à peu, on sent grandir l'urgence d'une réponse du chrétien à l'appel du Seigneur, inscrit au fond de l'âme de tout croyant désireux de le "servir". C'est de la "vocation" dont il s'agit et cet appel, en conséquence, s'adresse particulièrement aux jeunes, garçons et filles, hommes et femmes que le Christ attend à la croisée de leurs chemins, à qui il pose la question redoutable:

"m'aimes-tu plus que ceux-ci?"

Sans cesse il me pose cette question...!

Le mysticisme de Cheikh Hamidou Kane

par Soeur Marie-Céleste, s.c.*

Auteur noir de langue française, Cheikh Hamidou Kane, d'origine Peul, est né à Matam au Sénégal le 3 avril 1928. Fils d'un musulman fervent et élevé à l'école Coranique, il est lui-même un croyant convaincu. A l'âge de dix ans, il entre à l'école française de Saint-Louis du Sénégal à Dakar. En 1952, il part à Paris. Il y poursuit des études supérieures au lycée Louis-le-Grand, puis à la Sorbonne et à la Faculté de Droit où il obtiendra une licence de philosophie et de Droit. Il sera également diplômé de l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer.

Dans sa famille, au pays des Diallobé, on l'appelle "Samba" qui est le nom de rang donné au deuxième fils. Au Foyer Ardent où il est élevé, le maître des Diallobé lui fait connaître Dieu. On lui apprend à vivre toujours dans Sa présence. On lui apprend aussi à s'oublier et à oublier son corps et "cette propension à la rêverie futile qui durcit avec l'âge et étouffe l'esprit" (1). Dans son livre autobiographique intitulé *L'Aventure Ambiguë*, Cheikh Hamidou Kane atteste l'accord entre son esprit et sa foi, sa vie et son oeuvre. Il représente l'Afrique au carrefour de l'histoire, ce que Léopold Sédar Senghor, Président du Sénégal, appelle "la contribution du Négro-africain à la civilisation de

l'Universel" (2). Avec lui, il réitère que, lorsqu'il s'exprime en français, il sent en nègre (3).

Dans ces temps bouleversants, Cheikh Hamidou Kane veut montrer par ses écrits les valeurs ancestrales qu'il faut conserver: la foi, la place de Dieu à l'intérieur de l'homme dans sa vie quotidienne et dans le monde envers son prochain. Il signale surtout la justice, la prière, le sens du travail et la mort liée à Dieu. Par sa vie même, il raconte ce qu'est un enfant, son importance dans la famille et dans le pays des Diallobé, sa formation spirituelle qui mène à vivre dans la présence de Dieu. C'est cela aussi le propos de cet essai.

L'Occident qui s'installe dans le pays natal de Cheikh Hamidou Kane avec "l'école nouvelle et étrangère" est en train de lui dérober sa vie spirituelle en lui donnant de fausses valeurs où Dieu n'existe pas. L'homme commence à abandonner Dieu, à se déshumaniser. Pour notre auteur, la vie est devenue un combat contre le monde occidental et sa philosophie athée. Il s'y engage pour rester

fidèle à lui-même et à ses traditions religieuses, comme symbole dans le monde occidental et universel.

La foi des pères

Dès son enfance, Cheikh Hamidou Kane prend à coeur sa religion ancestrale. C'est que l'Islam est l'autre source où s'abreuve le Peul. Tout en lui est réserve Peule, recherche de l'absolu, stoïcisme. Avec le chef des Diallobé, il répète la grande profession de foi: "Je témoigne qu'il n'y a de divinité que Dieu, et je témoigne que Mohammed est son envoyé" (4). Encore étudiant à Paris, il proclame que, si l'Islam n'est pas la seule religion de l'Afrique occidentale, elle en est la première par l'importance (5). Et il refuse le marxisme de son amie Lucienne. En plus, il boit du jus de fruit au lieu d'alcool parce que sa religion l'interdit. Son combat déborde celui de Lucienne dans tous les sens.

Résolu dans la foi, Cheikh Hamidou Kane met en cause sa valeur. Si l'on lui propose le choix entre la foi et la santé du corps, il croit qu'il est plus urgent d'envoyer des pasteurs que des médecins. En vainquant son corps, il a conscience de faire plaisir au Seigneur, lui semble-t-il. Pour lui, l'acte d'un croyant, s'il est volontaire, est différent dans son essence de l'acte matériel

* L'auteur est professeur au département de langues modernes, Loyola University, à Chicago (U.S.A.).

1. Kane, Cheikh Hamidou. *L'Aventure Ambiguë*, Paris, Julliard, 1961, p. 44.
2. Cité par V. Monteil dans la Préface de *L'Aventure Ambiguë*, p. 10.
3. *Ethiopiennes*, Paris, 1954, 1. 120. Cité par V. Monteil, *ibid.* p. 7.
4. Kane, *op. cit.*, p. 41.
5. *Bulletin de l'Association musulmane des étudiants africains de Dakar*, No de Mai-Juin 195f.

identique d'un non-croyant (6). En effet, l'acte de foi est un acte d'allégeance à Dieu. Il n'est rien du croyant qui ne tire de cette allégeance une signification particulière:

"Quelle n'a pas dû être la faute de ceux qui croient en Dieu si, au terme de leur règne sur le monde, le nom de Dieu suscite le ressentiment des affamés?" se demande-t-il (7).

Sans la lumière des foyers, sans la foi, nul ne peut rien pour le bonheur des Diallobé. Tout ce pays repose sous cette grande ombre.

Cheikh Hamidou Kane veut surtout la plus grande gloire de Dieu dans le monde. La foi de l'Eglise noire suscitée peut prendre rapidement l'avance dans son combat. "La foi est avant tout humilité sinon humiliation", s'écrie-t-il (8). Avec l'aide de Dieu, l'exemple de sa foi peut raviver celle des autres pays occidentaux.

"En vérité, ce n'est pas d'un regain d'accélération que le monde a besoin: en ce midi de sa recherche, c'est un lit qu'il lui faut, un lit sur lequel, s'allongeant, son âme décidera une trêve", dit-il (9).

Quand il s'ouvre de ce projet à ses supérieurs, ceux-ci n'ont aucune peine à lui montrer sa naïveté. "Nous ne pouvons abandonner nos frères qui ne croient pas. Le monde leur appartient autant qu'à nous. Ils sont nos frères", dit-il (10).

Comme depuis les commencements de l'histoire, au-delà de ceux qui ont perdu Dieu, il y a ceux qui n'ont jamais connu Sa grâce. Elle peut leur advenir comme un accident du travail, sur les chantiers où s'édifie leur demeure.

Le sens du sacré ne paralyse pas Cheikh Hamidou Kane. A son avis, le monde nouveau vivra spirituelle-

ment. Les maîtres des Diallobé seront aussi les maîtres que le tiers du continent africain se choisira pour guides sur la voie de Dieu, car ils sont "parmi les derniers hommes au monde à posséder Dieu tel qu'il est véritablement dans son Unité", croit-il (11).

Cheikh Hamidou Kane veut que le monde reconnaisse la loi de Dieu. Celle-ci est une loi de justice et de concorde entre les hommes. Longtemps les adorateurs de Dieu ont gouverné le monde mais l'ont-ils fait selon Sa loi?, se demande-t-il (12). Ce rapport entre Dieu et l'homme est d'abord un rapport intime de volonté à volonté. "C'est reconnaître sa volonté pour une parcelle de la volonté divine", dit-il (13). Dès lors, l'activité créatrice de la volonté est créatrice de Dieu. Tant qu'il cherche Dieu, l'homme ne saurait vivre que de mendicité, quelles que soient ses richesses. Ainsi, il faut construire des demeures solides et sauver Dieu à l'intérieur des demeures. D'après ses souvenirs des temps évanouis, le pays des Diallobé de Cheikh Hamidou Kane vivait de Dieu et de la "forte liqueur de ses traditions". Ils avaient la famille qui n'était qu'un seul être et ils possédaient intimement le monde.

"Dieu n'est commensurable à rien, et surtout pas à l'Histoire, dont les péripéties ne peuvent rien à ses attributs", nous apprend-t-il (14).

Cheikh Hamidou Kane veut que l'homme réussisse à vivre toujours dans la présence de Dieu selon Sa loi. La possession de Dieu est une richesse qu'il ne faut pas perdre. Il ne peut être un obstacle au bonheur des hommes. Une vie qui se réclame de Dieu ne saurait aimer l'exubérance. Elle trouve son épanouissement dans la conscience qu'elle a de sa petitesse comparée à la grandeur de Dieu. Dans un des versets de la Parole, on trouve que c'est Dieu qui nous a créés, nous et ce que nous faisons. "La vie n'est que dans la mesure et de la façon de l'être de Dieu", répète-t-il (15). Et il préfère Dieu à sa mère. Vivre hors de Sa présence lui semble une idée impossible. Elle lui est constante et indispensable.

En dépit d'une législation aussi totalitaire, Cheikh Hamidou Kane ne lutte pas pour la liberté mais pour Dieu. Dans la grandeur de Dieu, l'homme civilisé se sent libre. Il est disponible pour aimer son semblable et surtout Dieu. Cette liberté d'aimer ou de haïr le Créateur est son ultime don que nul ne peut lui enlever. Il faut l'acquérir au prix de son amour et de sa grâce.

Cheikh Hamidou Kane s'oppose à cette liberté dont l'homme ne sait pas se servir. Que la main de Dieu s'abatte, lourde, sur sa grande inconscience, et que l'arbitraire de Sa volonté détraque le cours stable de nos lois...", s'écrie-t-il (16). Si l'homme ne doit pas réussir à se donner à Dieu et croire en Lui, que "vienne l'Apocalypse", s'exclame-t-il. Le peu de vérité qu'il découvre chaque jour est nécessaire, mais mieux encore est l'amour de Dieu qui se découvre dans la liberté de sa conscience.

Parole et prière

Cheikh Hamidou Kane veut que l'homme se donne à la prière. Au pays des Diallobé, dès l'enfance, on apprend à prier. Dans *L'Aventure Ambiguë*, le père de Samba lui donne l'exemple. "Mon père ne vit pas, il prie", dit-il (17). Envahi tout entier de Dieu, il a l'air de prier même en pensant.

La Parole doit continuer de retentir en lui, se dit-il. Il est de ceux qui ne cessent pas de prier pour avoir refermé leur livre de prières (18).

Le chevalier prie pour son fils à l'école nouvelle où il l'envoie, que Dieu le sauve et qu'Il nous sauve tous. Il prie qu'Il n'abandonne jamais l'homme qui s'éveille en cet enfant, que la plus petite mesure de son empire ne le quitte pas la plus petite partie du temps. Quand il cultive la terre, il ne prie pas de la même façon que quand il est au foyer sur son tapis de prières, mais il chante encore des litanies.

Le chevalier conseille à Samba de ne jamais oublier la Parole de Dieu; elle peut se suspendre comme un

6. Kane, *op. cit.* p. 115.

7. *Ibid.*, p. 21.

8. *Ibid.*, p. 33.

9. *Ibid.*, p. 80.

10. *Ibid.*, p. 117.

11. *Ibid.*, p. 20.

12. *Ibid.*, p. 21.

13. *Ibid.*, p. 116.

14. *Ibid.*, p. 175.

15. *Ibid.*, p. 107.

16. *Ibid.*, p. 93.

17. *Ibid.*, p. 106.

18. *Ibid.*, p. 106.

habit. Cette parole doit être exactement telle qu'il avait plu à Dieu de la façonner, car c'est Dieu qui lui a fait la grâce d'abaisser son Verbe jusqu'à lui. "La contemplation de Dieu est l'oeuvre pie par excellence", croit-il (19). L'homme n'a aucune raison de s'exalter sauf dans l'adoration de Dieu. Ces prières profondes doivent certainement chasser de lui toute exubérance profane de vie.

Le chevalier rend grâce au Seigneur. Dans sa prière, le désordre s'organise, la sédition s'apaise, les matins de ressentiment résonnent des chants d'une universelle action de grâce. La Parole qu'il ne comprend pas, pour laquelle il souffre le martyr, il l'aime pour son mystère et sa sombre beauté. C'est une parole venue de Dieu, telle que Dieu lui-même l'a prononcée, un miracle. Elle n'est pas comme les autres: elle jalonne la souffrance. Elle déborde le destin, du côté du projet, du côté de l'acte, étant les trois de toute éternité (20). Il l'adore. Lorsque vient le sommeil, il est tout à fait rasséréiné, car il trouve le Paradis bâti avec les Paroles qu'il récite, des mêmes lumières brillantes, des mêmes ombres mystérieuses et profondes, de la même féerie, de la même puissance. Elle coule pure et limpide de ses lèvres ardentes.

Le chevalier prie aussi pour les autres. Il implore Dieu de les agréer comme Lui Seul sait les agréer. Eux aussi ont édifié le monde, d'où ils peuvent chaque jour d'une pensée moins préoccupée Le chercher et Le saluer. Il prie pour ceux qui mendient pour la gloire de Dieu que Sa paix soit sur leurs maisons. Il prie le Seigneur de vérité de les préserver de l'esprit derrière l'apparence qui prolifère et durcit, de les délivrer des vaines pensées qui peuvent les distraire de Sa parole et de Sa pitié, du chaos obscène dans le monde qui les défie.

19. *Ibid.*, p. 111.

20. *Ibid.*, p. 131.

21. *Ibid.*, p. 110.

22. *Ibid.*, p. 107.

23. *Ibid.*, p. 94.

24. *Ibid.*, p. 114.

Suivant l'exemple de son père, Samba Diallo prie aussi. La prière qu'il dit après le Chevalier est une prière sereine. Sous le vent du matin à l'école nouvelle, il improvise des litanies édifiantes que reprennent ses compagnons. Il se lève, se tourne vers l'Est, lève les bras, mains ouvertes, et les laisse tomber lentement. Sa voix qui ne semble plus la sienne retentit. Elle parle une langue que les autres ne comprennent pas. Quand vient le crépuscule, en dépit de la solennité de l'heure, il s'excuse pour prier. A Paris, où il étudie le droit, il précède le pasteur qui s'apprête à bénir le repas. Le temps qu'il prend à sa prière pour travailler est encore prière. C'est même une très belle prière.

Pour Cheikh Hamidou Kane, le travail se lie à la prière. Il n'est pas une source nécessaire de conflit entre Dieu et l'homme, entre l'ordre de la foi et celui du travail. En effet, il se justifie dans la stricte mesure où la vie qu'il conserve se justifie de Dieu. Il est commensurable avec la vie. Jadis, il existait comme une loi d'airain qui faisait que le travail d'une seule vie ne pouvait nourrir qu'elle-même. On travaillait pour se maintenir, pour conserver l'espèce. Aujourd'hui, à cause de la révolution industrielle, le travail d'une seule personne permet d'en nourrir plusieurs autres, de plus en plus. Pour ceux qui ne croient pas en Dieu, qui disent comme Nietzsche que "Dieu est mort", Dieu n'est plus là pour mesurer et justifier le travail. Mais, la mort de Dieu est-elle une condition nécessaire à la survie de l'homme? Si celui qui travaille ne croit pas en Dieu, que lui importe de justifier son travail autrement que par le profit qu'il en tire? Il peut travailler aussi par avidité. On croit qu'en multipliant la richesse, on multiplie sa vie. Aussi, peut-on travailler par manie du travail, pas pour se distraire, mais pis encore que cela, par système. De même, "on peut travailler par nécessité, pour faire cesser la grande douleur du besoin, celle qui sourd du corps et de la terre, pour imposer silence à toutes ces voix qui nous harcèlent de demandes", nous dit-il (21).

Selon Cheikh Hamidou Kane, le travail peut diminuer la place de Dieu dans l'attention de l'homme. Quand le père de Samba est au bureau, son travail absorbe sa pensée et "il est moins près de Dieu encore que le maître aux champs", dit Samba (22). Peut-être est-ce le travail qui fait l'Occident de plus en plus athée? Cette idée curieuse le hante, car le monde s'occidentalise. Tellement fasciné par le rendement de l'outil, il en a perdu de vue l'immensité infinie du chantier, croit-il. Il est sur le point de pouvoir se passer de l'homme. Il n'aura plus besoin que de très peu de vie pour fournir un travail immense. Possédé, "l'Occident se déshumanise", pense notre auteur. Là, devant lui, parmi une agglomération habitée sur de grandes surfaces, il lui est donné de contempler une étendue inhumaine, vide d'hommes.

Au pays des Blancs, la révolte contre la misère ne se distingue pas de la révolte contre Dieu. L'Occident est en train de bouleverser les idées simples dont les Diallobé sont partis. Il a commencé, timidement, par reléguer Dieu "entre des guillemets". "La misère est ennemie de Dieu", s'écrie Cheikh Hamidou Kane (23). Par le travail, de grandes masses d'hommes se sont aliénées. Ils connaissent de moins en moins le miracle de la grâce. Ils ne croient pas en l'inconnu, l'éternité. Ce qu'ils ne voient pas "n'est pas", dit le chevalier dans *l'Aventure Ambiguë*. Lorsqu'ils auront libéré le dernier prolétaire de sa misère, et l'auront réinvesti de dignité, ils considéreront leur oeuvre achevée.

"Peut-être Pascal avait-il aperçu cela, peut-être son regard perçant avait-il vu de loin ce que la myopie méthodologique des savants n'avait pas vu", s'écrie Cheikh Hamidou Kane (24).

Comme celle de Lucienne, son oeuvre spirituelle, n'a pas été banale ni escamotée. Même si elle était rude de bout en bout, elle était vécue dans la clarté de Dieu. Elle est la plus sainte de toutes les guerres saintes. Pour Samba, Pascal est l'homme d'Occident le plus rassurant.

Le chemin de la mort

Au pays des Diallobé, d'après Cheikh Hamidou Kane, l'homme est plus proche de la mort. Prototype de notre auteur, Samba vit dans sa familiarité. Toujours présente à son esprit, la pensée de la mort le tient éveillé, le rapproche de Dieu. La mort n'est pas cette nuit qui enveloppe d'ombre, traîtreusement, l'ardeur innocente et vive d'un jour d'été. Elle n'est pas cette surnoise qu'on croit, qui vient quand on ne l'attend pas, qui se dissimule si bien que, lorsqu'elle est venue, plus personne n'est là. "On meurt lucidement, car la mort est violence qui triomphe, négation qui s'impose", dit Cheikh Hamidou Kane (25). Elle avertit, puis elle fauche en plein midi de l'intelligence. "Azraël, l'Ange de la mort, déjà fend la terre vers vous et surgit à vos pieds", s'écrie-t-il (26). Il souhaite que la mort, dès à présent, soit familière à nos esprits.

Encore enfant, Samba près de son amie morte, la Vieille Rella, songe à l'éternel mystère de la mort, et pour son compte, rebâtit le Paradis de mille manières. Il parle de la mort en termes qui ne sont pas de son âge. Il compte l'inquiétude qu'elle met dans les coeurs parmi les bienfaits de Notre Seigneur. Il importe plus que pour aucun autre de ceux qui l'ont précédé, qu'il s'acquiesce pleinement de sa Nuit, car cette Nuit, lui semble-t-il, marque un terme.

A Paris, Samba ne retrouve plus le chemin de la mort où il vivait pleinement dans la présence de Dieu. Il ne sent plus rien. La mort lui est devenue une étrangère. Tout le combat quotidien la refoule loin

de son corps et de son esprit. Il se plaint "de ne plus vivre sa mort" comme dit son ami, Marc, en riant. Au pays des Diallobé, il existait entre la mort et lui une intimité faite tout à la fois de la terreur et de son attente. S'il disposait du choix, l'heure sonne où il choisirait de mourir. Il souhaite du fond du coeur de retrouver le sens de l'angoisse devant le soleil qui meurt, des valeurs ultimes qui se tiendront encore au chevet du dernier humain. Il croit qu'il a affaire à un monde de vivants où les valeurs des morts sont bafouées.

De même, Cheikh Hamidou Kane craint que le pays des Diallobé ne se meure sous l'assaut des étrangers venus d'au-delà des mers, que les générations nouvelles qui apprennent à construire des demeures, à soigner les corps de l'intérieur de ces demeures, comme le font les étrangers, ne s'éloignent de Dieu. Quand ils mourront, toutes ces "maisons de paille" mourront avec eux. L'existence de la mort parmi eux leur donne un regain d'authenticité dans la vie. Elle dominera la vie et la mort. Si l'homme qui dort songe à peupler de bienfaits la solitude qui habitera son tombeau, il nourrira le disciple qui passe. Au nom de Dieu, il donnera à ceux qui mendient pour Sa gloire afin de vivre éternellement dans la lumière de Dieu. Mieux que tout autre, il saura accueillir le nouveau monde. Parce qu'il n'ose pas trancher le dilemme du choix entre la foi et la santé du corps, Cheikh Hamidou Kane croit que son pays se meurt. "La possession de Dieu ne devrait coûter aucune de ses chances à l'homme", dit-il (27).

La fascination de l'occident

Cheikh Hamidou Kane ne regrette pas son enfance. Dans le personnage de Samba, il nous raconte son histoire. Au pays des Diallobé, les enfants sont les meilleures graines et leurs champs les plus chers. On leur apprend à vivre avec Dieu, car un enfant est un don de Dieu. Tant qu'il vivra avec Dieu, il pourra pré-

tendre aux niveaux les plus élevés dans la grandeur humaine. Au Foyer Ardent, on refusait "l'école nouvelle" pour qu'ils restent eux-mêmes et conservent à Dieu sa place dans leurs coeurs. Samba répétait pour son père ce que le chevalier lui-même avait fait pour son propre père, ce que de génération en génération depuis des siècles, les fils des Diallobé ont fait pour leurs pères; il allait prouver à tous ceux-là qui l'écoutaient que les Diallobé ne mourraient pas en lui. Un moment sur le point de défaillir, pour lui faire honte d'un mauvais comportement, les parents de Samba l'appellent par son surnom "M'Bare", nom typique d'esclave. Chez lui, "le savoir et la foi coulent d'une source commune, grossissent la même mer" (28).

Dans sa tendre enfance, d'après la coutume ancestrale, Samba est choisi pour être éduqué, si telle est la volonté de Dieu. Préparé par son père, il est confié au chef du Foyer Ardent. Un jour, une lettre est venue annoncer à son père que les aînés de la famille des Diallobé, la Grande Royale ainsi que les chefs, ont décidé de lui renvoyer Samba afin de le mettre à l'école nouvelle. Depuis longtemps le chef se sent le seul obstacle au bonheur de son pays. Même si la Grande Royale n'aime pas cette école et qu'elle la déteste, elle souhaite la paix aux gens des Diallobé. Lorsque cette expérience tuera en leurs enfants ce qu'aujourd'hui ils aiment et conservent avec soin, à juste titre, il faut accepter de mourir en eux, pensent-ils (29). Les étrangers qui les ont détruits prendront pour eux toute la place qui a été laissée libre. Peut-être son souvenir lui-même mourrait-il aussi. "Quand ils reviendront de l'école, il en est qui ne nous reconnaîtront pas", s'exclame la Grande Royale (30). Son regard clair voit l'école nouvelle comme un moyen de faire apprendre aux Diallobé les façons de mieux "lier le bois au bois" (31) qu'ils ne savent pas, d'apprendre à comprendre autrement la civilisation occidentale.

Avant de pousser tout le pays à cette école, les Diallobé ont choisi d'y envoyer d'abord l'élite. Elle est la forme nouvelle de la guerre que leur font ceux qui sont venus. S'il y

25. *Ibid.*, p. 24.

26. *Ibid.*, p. 23.

27. Cité par V. Monteil dans la Préface de *L'Aventure Ambiguë*, p. 9.

28. *Ibid.*, p. 135.

29. *Ibid.*, p. 57.

30. *Ibid.*, p. 57.

31. Le mot "bois" dans la langue du pays signifie: "école".

a un risque, l'élite est la mieux préparée pour le conjurer, car elle est la plus fermement attachée à ce qu'elle est. Le père de Samba accepte l'avenir et donne son fils en gage. Il veut qu'il contribue à le bâtir, non plus en étranger venu de loin, mais en artisan responsable des destinées de la cité.

C'est sur les bancs d'une salle de classe de cette école remplie de grillons que Jean La Croix, le directeur, fait la connaissance de Samba Diallo, revêtu d'un long кафтан, chaussé de sandalettes blanches. M. La Croix lui tendit la main en souriant. Le chevalier sait que la science occidentale est le triomphe de l'évidence, "une prolifération de la surface". Elle fait des Occidentaux les maîtres de "l'extérieur", mais en même temps, elle les y exile, de plus en plus.

Le père de Samba l'avait mis à cette école parce que "l'extérieur" que celle-ci avait arrêté les envahissait lentement et les détruisait. Il veut que Samba apprenne à arrêter cet "extérieur", sinon leurs demeures tomberont en ruines, leurs enfants mourront ou seront réduits en esclavage. La misère s'installera chez eux et leurs coeurs seront pleins de ressentiments, croit-il (32).

En dépit de ses malheurs, l'école nouvelle fascine l'âme de Samba. Mais aura-t-il suffisamment de substance pour y demeurer lui-même?, se demande-t-il. Comment donner aux Diallobé la connaissance des arts et l'usage des armes, la possession de la richesse et la santé du corps sans les alourdir en même temps? "Ce qu'ils apprendront vaut-il ce qu'ils oublieront?" (33). D'après la volonté de son père, Samba accepte le défi de la civilisation occidentale et à l'école nouvelle et à Paris. Il désire la noblesse certes, mais une noblesse plus discrète, plus authentique, non point acquise durement et qui soit plus spirituelle que temporelle.

"Au fond, le projet de Socrate ne lui paraît pas différent de celui de

Saint Augustin, bien qu'il y ait eu le Christ entre eux", dit-il (34).

C'est le même jusqu'à Pascal. C'est encore le sujet de toute la pensée non occidentale, explique-t-il.

Samba incarne le mouvement des Diallobé sur la voie étroite qui serpente entre leur passé et "ces champs où ils veulent paître et s'ébattre et se perdre" (35). Il représente le souverain qui, d'un pas de maître, peut franchir le seuil de toute unité, pénétrer au coeur intime de l'être, l'envahir et faire un avec lui, sans qu'aucun d'eux ne débordé l'autre. "La grande clameur" qui a réveillé un matin son pays et depuis quelque temps tout le continent noir n'était pas celle des canons qui contraignaient les corps. Le matin de leur résurrection, c'est le matin de bénédiction par la vertu apaisante de l'école étrangère.

Le combat et la tâche

Aujourd'hui, après plus de vingt ans, Cheikh Hamidou Kane voit que son combat n'était pas vain. "Au nom de son salut!, s'exclame-t-il. Est-il de civilisation hors l'équilibre de l'homme et sa disponibilité?" (36). Il ne croit pas que ce soit l'environnement matériel de son pays qui lui manque. Et il ne se trompe pas.

Rentré au Sénégal en 1959, il sera nommé, en 1960, Gouverneur de Région à Thiès et Chef de Cabinet du Ministre du Développement et du Plan du Sénégal. Pendant les années 1963-1975, il est Directeur du Fonds des Nations Unies pour l'Enfance (U.N.I.C.E.F.), à Abidjan, capitale de la Côte d'Ivoire. Le 28 mars 1974, il est nommé vice-président du Centre de Recherches pour le développement international, organisme canadien fondé en 1970, et dont le siège est à Ottawa. Ainsi, il utilise ses remarquables compétences dans de hauts postes d'administration où il tâche de réconcilier l'Afrique et le monde occidental surtout en répandant les valeurs spirituelles de ces deux parties du monde.

32. Kane, *op. cit.*, p. 44.
33. *Ibid.*, p. 44.
34. *Ibid.*, p. 126.
35. *Ibid.*, p. 133.
36. *Ibid.*, p. 50.

Religions et sous-développement

par Claude Souffrant*

Depuis la seconde guerre mondiale, aux environs de 1945, (1) le problème du Développement est passé au premier plan de l'actualité internationale. Et le sous-développement a été désigné comme le drame du siècle. (2) D'où, dans différents pays du Tiers-Monde, des enquêtes, des missions, des actions de développement: c'est-à-dire visant "à assurer une croissance économique rapide par l'industrialisation du pays, à remanier radicalement les structures sociales et les attitudes mentales des populations." (3)

Une conclusion se dégage de ces entreprises: les richesses naturelles, l'apport de nouvelles techniques, l'injection de capitaux ne sont pas les seuls facteurs qui jouent dans le développement d'un pays. Pesant sur le développement, le bloquant ou l'accéléralant, il y a, entre autres, tout le poids des structures mentales, des traditions culturelles, (4) des facteurs idéologiques, idéologies notamment religieuses. L'impact des religions sur le développement, c'est donc une constatation faite sur le terrain au cours d'expériences d'animation de populations. (5)

* L'A., jésuite, docteur en sociologie, est aumônier des Haïtiens de Chicago.

1-Cf. Lacoste, Yves, "Le Sous-Développement. Quelques ouvrages significatifs parus depuis dix ans." *Annales de Géographie*. No 385, Mai-Juin 1962, p. 247-278. No. 386, Juillet-Août 1962, p. 387-414.
2-Pour un rapide historique de la question voir Laurentin, René, *Développement et Salut*. Paris, Seuil, 1969.
3-Chambre, Henri, *Union Soviétique et Développement économique*. Paris, Aubier-Montaigne, 1967, p. 35.
4-Chambre, Henri, O.C. p. 47-49.
5-Cf. le témoignage d'un vétéran du développement coopératif: Desroche, Henri in *Perspective de la Sociologie Contemporaine*. Paris, P.U.F., 1968, p. 186.

Cette constatation empirique, les études qu'elles a suscitées viennent s'insérer dans une longue et vieille chaîne d'études théoriques. Car sociologues et économistes n'avaient pas attendu 1945 pour s'interroger sur l'influence des facteurs religieux dans la naissance de la civilisation industrielle. On connaît à ce sujet, sans parler de Karl Marx, les travaux de Max Weber sur L'Éthique Protestante et l'Esprit du Capitalisme (6), de Tawney sur la Religion et l'Essor du Capitalisme, (7) de Werner Sombart sur le Bourgeois. (8) Et, de nos jours, les études d'Henri Desroche sur Religion et Développement dans le domaine d'une sociologie qu'il alimente, en collaboration avec Roger Bastide, à une tradition allant de "Weber à Joachim Wach, D'E. Troelsch à Gabriel LeBras." (9)

La "découverte du Tiers-Monde" amène une redécouverte de ce champ de recherches. Des théologiens "sociaux" comme M.D. Chenu (10) et Vincent Cosmao (11) se sont mis à la labourer. Des sociologues du développement, en quête d'explications du retard et des conditions de croissance des pays sous-développés reprennent les hypothèses des classiques et les testent, à

frais nouveaux, sur leurs terrains respectifs. L'aire musulmane bénéficie des travaux de Maxime Rodinson. (12) L'Amérique du Sud, des oeuvres de Maria Isaura Pereira de Queiroz (13) et de Christian Lalive d'Epinay. (14)

Sociologues et théologiens, quoique chassant sur le même domaine ont des points de mire différents. Le théologien vise le sens spirituel de l'effort de développement. Le sociologue pointe la signification sociale d'une religion dans une entreprise de développement.

Ces recherches de sociologie de la religion se ressentent des orientations que cette branche a prises sous l'impulsion de Gabriel LeBras. Les enquêtes à base d'interview d'un échantillon représentatif d'une population y occupent une place privilégiée.

Mais il est un autre filon dont l'exploitation sociologique peut s'avérer fructueuse. C'est l'étude documentaire des représentations de la religion. Car les documents que sont les catéchismes, (15) les oeuvres littéraires, poèmes ou romans, constituent une mine de renseignements sur la mentalité et l'idéologie religieuses d'une époque et d'un milieu. Traité correctement, situé et mis en perspective sociologique, ce matériel peut apporter des lumières sur l'influence favorable ou défavorable de telle religion par rapport à tel développement.

12-Rodinson, Maxime, *Islam et Capitalisme*. Paris, Seuil, 1966, 304 p.
13-Pereira de Queiroz, Maria Isaura, *Réforme et révolution dans les sociétés traditionnelles, Histoire et Ethnologie des mouvements messianiques*. Paris, Anthropos, 1968, 394 p.
14-Lalive D'Epinay, Christian, *Haven of the masses. A study of the Pentecostal movement in Chile*. London, Lutterworth Press, 1969, 263 p.

Sujet de recherches de sociologie "de terrain", à base d'interview de populations, le problème des rapports entre religions et développement peut donc être l'objet d'une autre approche méthodologique et constituer le thème d'une analyse sociologique des idéologies visant, sinon à apporter une réponse basée sur des faits directement et objectivement appréhendés, du moins à cerner des représentations, des visions des choses et à marquer leur relation avec le changement social.

En matière de religion et de développement, une étude documentaire d'opinion revêt une importance particulière et spécifique. L'idée, dans ce domaine, est une prise commode et sûre pour l'appréhension des changements de la réalité sociale. La conception qu'on se fait de la "religion" et du "développement" varie selon les époques et selon les milieux. Et ces variations idéologiques ont rapport avec la position sociale des groupes en question.

La représentation chrétienne de cette religion non-chrétienne qu'est le judaïsme fut, naguère, largement antisémite. (16) Elle prend, depuis peu, un tour plus favorable. Cela tient, certes, au mouvement oecuménique contemporain. Mais cela est-il sans rapport avec le développement économique et politique de l'Etat d'Israël?

Le catholicisme vécu du paysan haïtien (17) se révèle, à l'analyse, ni plus ni moins "pur" que celui du paysan breton ou latino-américain,

15-Germain, Elisabeth, *Langages de la Foi à travers l'Histoire*. Paris-Fayard-Namé, 1972, (Préface de René Rémond).
16-Houtart, François etc. *Les Juifs dans la Catéchèse*. Etude des manuels de catéchèse de langue Française. Louvain, Publications du Centre de recherches Socio-religieuses, 1969.

l'un et l'autre décrits par maints sociologues. Et pourtant des statistiques catholiques hésitent à inclure le paysan haïtien. (18) N'est-ce pas parce que l'opinion tient les modes d'expression religieuse du Monde Noir pour païennes et superstitieuses? Les facteurs sociaux de cet anti-Africanisme seraient à expliciter.

Ce n'est pas par hasard que la littérature occidentale a oscillé de l'idéologie laudative du "bon sauvage" à celle, péjorative, du sous-développé.

Religion et Société: Ce chapitre classique de la sociologie des religions, appliqué au Tiers-Monde nous mène au noeud du problème du Développement.

Mais que le libellé "Religion et développement" ne nous induise pas en erreur. Le problème qu'il pose est celui de l'influence d'une certaine imprégnation religieuse sur la vie sociale, politique et économique d'une société. L'investigation qu'il appelle ne se limite pas aux religions dites traditionnelles et populaires. Elle s'étend également au christianisme. Le christianisme est-il, sous ses formes catholique ou protestante, à ses divers moments historiques, dans ses divers milieux d'implantation, un facteur de progrès social? C'est à voir. C'est à examiner. Un ex-Premier Ministre de France, récemment, réactivant un thème rebattu et, croyait-on, rabattu, celui du plus grand développement des pays protestants, attribue "Le Mal Français" (19) en bonne partie, à l'influence catholique dominante dans cette nation.

Voilà qui montre l'actualité et les dimensions de ce sujet de recherches.

17-Souffrant, Claude, "La religion du paysan Haïtien". *Social Compass. Revue Internationale des études socio-religieuses*. Louvain, 1972, No. 4, p. 585-597. (numéro spécial: La religiosité Populaire)

18-Carrier, Hervé et Pin, Emile, *Essais de sociologie religieuse*. Paris, Spes, 1967, p. 41-42.

19-Peyrefitte, Alain, *Le Mal Français*. Paris, Plon, 1976, 530 p.

Le mouvement des femmes chrétiennes

par Marie-Thérèse Olivier*

C'est comme membre affilié que le M.F.C. (Mouvement des Femmes chrétiennes) a participé, du 19 au 22 mai 1977, à la 11e Rencontre Internationale de "Laïcat et Communauté chrétienne" à Marseille, en France. Le thème de la rencontre était: "Face aux migrations: Dynamique politique et dynamique de foi". Le groupe a réfléchi et a échangé à partir d'un travail préparatoire qui avait été commencé dans chacun des pays représentés. Trois personnes ressources ont stimulé les participants dans leur recherche au cours de la rencontre: le P. Cosmao, sociologue et théologien, Mgr Rochcau, responsable de l'Immigration (France) et Mgr Collin, pastore de l'Immigration (Marseille).

C'est quoi le F.M.C.

Le Mouvement des Femmes chrétiennes (M.F.C.) est, au Canada français, l'action organisée de laïques, au niveau des communautés chrétiennes. Ce mouvement est un lieu de réflexion où chaque femme apprend

à mieux se connaître; un lieu de rencontre où la femme est éveillée aux richesses des relations humaines, à la communication et au partage avec les autres; un lieu d'apprentissage où la femme apprend à vivre en équipe, en tenant compte de l'autre, et à développer ses talents, pour mieux servir la famille, la société et l'Eglise.

Pourquoi ce mouvement? Pour développer chez la femme ses connaissances sociologiques et religieuses, son sens de la fraternité, sa compréhension de l'humain dans toute sa plénitude, son aptitude à lire le message évangélique à partir du vécu. On veut aussi développer sa capacité de communication, de travail en équipe, d'animation, d'élaboration de projets, d'actions, etc., sa possibilité d'engagement face aux besoins du milieu et de la communauté chrétienne, où elle doit s'impliquer.

Comme moyen, on pratique la méthode du VOIR-JUGER-AGIR, en utilisant les techniques modernes d'animation, en suscitant la créativité, en s'intégrant à la pastorale paroissiale et diocésaine, en collaborant aux divers mouvements sociaux.

A qui s'adresse-t-il? Aux femmes de toutes conditions et de tout âge, qui désirent travailler à leur promotion humaine et chrétienne, et mieux remplir leur rôle dans la famille, la société et l'Eglise.

Au plan régional, le M.F.C. est affilié à divers regroupements d'Insti-

*Secrétaire générale du mouvement des Femmes chrétiennes, pour le diocèse de Montréal, elle a assisté à la 11e Rencontre internationale du Groupe International "Laïcat et communauté chrétienne".

tuts familiaux; au plan national, à la Ligue des Canadiens pour le développement; au plan international, à l'Union Mondiale des Organisations Féminines Catholiques (U.M.O.F.C.) et à "Laïcat et communauté chrétienne".

Ce dernier organisme est un groupe international, affilié au "Conseil des laïcs" de Rome. Il est ouvert à toute Organisation nationale ou Mouvement en voie d'organisation, qui accepte les perspectives apostoliques du groupe et son organisation interne. Les organisations qui en font partie sont féminines, masculines ou mixtes. Participation aux rencontres internationales et contributions sont les conditions d'admission.

Le Groupe se réunit au moins tous les deux ans. Il base son travail international sur la préparation des Organisations internationales et, dans la mesure du possible, sur une rencontre régionale préalable.

Le thème de 1977

Le problème des *migrations dans le monde* s'inscrit dans le souci de la LAECC (laïcat et communauté chrétienne) à s'engager dans une action réaliste et efficace. Déjà, à Malte, en 1971, il avait été question de développement intégral et solidaire. A Rome, en 1975, la réflexion porta sur "Réconciliation et combat". Enfin, en 1977, les migrations. Comme la plupart des pays participants – sinon la totalité – sont touchés par l'émigration, soit comme pays "exportant" de la main-d'oeuvre, soit comme pays recevant des émigrés, comme aussi les travailleurs émigrés sont souvent les premières victimes de la crise du monde, c'est une démarche toute naturelle qui justifie ce choix.

Le travailleur émigré n'est pas une "machine à produire", ni un simple objet, ni un vieux chiffon qu'on laisse tomber après usage. Le chrétien sera sensible à toutes les atteintes à la dignité humaine que risque de comporter le phénomène de l'émigration des travailleurs.

Il n'y a pas de solution toute faite pour cela dans l'Évangile. La chose n'est pas simple. C'est parce que les

travailleurs migrants sont les plus pauvres qu'aucun chrétien ne peut affirmer qu'il n'est pas concerné.

La rencontre internationale de 1977 a donc visé un triple objectif: – "un approfondissement de notre foi par une justice et une charité mieux vécues face à nos frères les travailleurs migrants; – une amélioration de notre pratique de l'analyse, en creusant un sujet qui ne saurait se passer d'une telle démarche; – un progrès concret dans la qualité de notre présence à l'histoire que construisent les hommes, histoire dont les chrétiens devraient être le "sel" pour être fidèles à la volonté du Seigneur."

En préparation de la Rencontre, les organisations des divers pays, qui se partageaient en pays de départ et en pays d'accueil, ont envoyé de nombreuses et très éclairantes réponses au questionnaire qui leur avait été soumis.

Voici quelques aspects de la question:

Les difficultés et les chances de l'émigration, tant dans les pays de départ que d'accueil, ont été relevées avec beaucoup d'à-propos.

Difficultés communes: logement, isolement, exploitation professionnelle, langue, crise économique, racisme.

Difficultés dans les pays de départ: conflits familiaux, marginalisation, intégration trop rapide, problème des femmes séparées de leurs maris.

Difficultés dans les pays d'accueil: vie trop trépidante, difficultés administratives, découragement, manque d'instruction et de formation professionnelle, pas de reconnaissance des qualifications professionnelles, etc...

Les chances: les émigrations ont des répercussions sur les pays de départ: cours de langue, formation professionnelle, évolution positive dans le domaine social.

Dans les pays d'accueil, il semble que l'élargissement de l'horizon culturel et spirituel ne soit le fait que des émigrés. On note aussi que la facilité d'intégration est meilleure lorsqu'il s'agit de familles.

On propose alors certaines ACTIONS, tant dans les pays de départ que dans les pays d'accueil.

On pose la question de la participation des Organisations à ces ACTIONS. Il s'agit de bien situer le problème et de bien voir ce que l'on peut faire.

En général, il y a des services spécialisés qui s'occupent des migrants et de leurs familles. C'est ce qui explique que les organisations se sentent moins concernées. C'est le cas du Canada.

Le problème de la FOI des migrants pose également des questions sérieuses tant aux Églises des pays de départ qu'à celles des pays d'accueil. On comprend que ce souci a une extrême importance et qu'il faille lui prêter une attention spéciale.

Après étude, réflexion, échanges, voici les conclusions tirées à la 11e Rencontre Internationale:

- faire prendre conscience du racisme latent de chacun;
- mettre en lumière les valeurs de chaque culture;
- déplacer le travail et non le travailleur;
- promouvoir une meilleure représentation des migrants dans les organismes ecclésiaux;
- pousser à un engagement personnel et à l'action;
- connaître et reconnaître l'Autre et grandir ensemble;
- exercer la parole pour et avec les migrants.

Conclusion

La Rencontre Internationale a eu pour mérite de mettre en relief un problème auquel nous ne prêtons qu'une attention distraite, en tout cas insuffisante. Au Canada, ce problème a sa coloration spéciale. On en parle de ce temps-ci au Québec. Le moment est peut-être venu de nous demander quelle action chrétienne nous pouvons entreprendre dans ce sens. Le thème "Migrations et dynamique chrétienne" aura donc su éveiller en nous certaines résonances évangéliques qui porteront leurs fruits bienfaisants dans notre milieu.

le livre de Gilles Bourque

L'Etat capitaliste

et la question nationale

Richard Arès

Ouvrage étonnant à bien des points de vue. Comment d'abord ne pas s'étonner qu'un professeur d'université au Québec publie **actuellement** un volume aussi considérable contenant dans son titre "la question nationale" et qu'il y soit si peu question du cas concret du Québec (une vingtaine de pages tout au plus sur 380)? Comment ensuite ne pas s'étonner que l'auteur qui, au chapitre III de son ouvrage, étudie longuement "la notion de nation", ne dise pas un mot des deux volumes intitulés *La nation* par J.-T. Delos et publiés à Montréal même durant la dernière guerre? Pourtant, le premier de ces deux volumes a pour titre *Sociologie de la nation* et le professeur Bourque se présente lui-même comme faisant partie du Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal. Mais les ouvrages classiques, voire français, semble-t-il, ne l'intéressent pas; il lui faut des ouvrages américains, et surtout des ouvrages marxistes.

Sa manière de procéder se déroule toujours de la même façon: d'abord quelques auteurs non marxistes, tels que Rupert Emerson, Marcel Mauss, Karl W. Deutsch, B.C. Shafer, Max Weber, Hans Kohn, etc; viennent ensuite les auteurs marxistes traditionnels, comme Marx, Lénine, Rosa Luxemburg, Staline, Mao Tsé-Toung, etc. Il reconnaît franchement, dès le début, que "l'utilisation de la notion de nation dans la plupart des écrits marxistes pose... un problème théorique sur lequel on s'est relativement peu penché. Ce laxisme remonte d'ailleurs à Marx lui-même chez qui il est impossible de repérer une théorie de la question nationale ni même une utilisation systématique de la notion de nation"

BOURQUE, Gilles:

L'Etat capitaliste et la question nationale

Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1977, 384 pp. \$18.50.

(p. 8). Ce qui ne l'empêche pas de présenter, à partir de chacun des auteurs cités, une analyse, assez souvent critique mais à l'intérieur du marxisme, des positions prises sur l'instance économique, sur l'Etat, la nation, les classes, la domination tant intérieure qu'extérieure, etc. Il y ramasse des arguments qui lui permettent de défendre la justesse du matérialisme historique, la primauté théorique et pratique de la lutte des classes ainsi que la théorie de la détermination en dernière instance de l'économique.

Les marxistes reconnaissent le droit à l'autodétermination, mais toujours "en fonction des intérêts de classes et de la détermination à l'internationalisme du prolétariat" (p. 208). Quant à l'auteur lui-même, il conclut: "C'est donc sous la primauté de la lutte des classes que toute question nationale doit être envisagée" (p. 220). Au dernier chapitre, il dira: "Nous avons soutenu jusqu'ici que la question nationale était un effet du mode de production capitaliste sur la formation sociale au sein de laquelle il tient un rôle dominant" (p. 317). Je me demande enfin comment l'auteur peut-il soutenir que dans les Etats capitalistes, "de plus en plus, l'appareil sportif est tendu vers des objectifs nationaux et constitue l'un des supports les plus importants de l'idéologie nationaliste" (p. 72). Les Etats socialistes attachent-ils donc si peu d'importance au sport? Leur participation aux Jeux olympiques de Montréal en 1976 a pourtant démontré le contraire.

En somme, ancien membre du comité de rédaction de la revue *Parti pris* et ancien directeur de la revue *Socialisme québécois*, Gilles Bourque présente une recherche des plus poussées des positions marxistes sur la question nationale. Ceux qui considèrent comme "scientifiques" de telles positions l'approuveront volontiers; quant aux autres, j'en doute.

Les Dossiers Beaux-Jeux

1. Loisir Québec 1976

PAR MICHEL BELLEFLEUR
ET ROGER LEVASSEUR

Une étude sérieuse sur l'un des éléments essentiels de la vie sociale moderne. Le loisir caractérise de plus en plus notre civilisation. Il faut savoir l'utiliser.

109 pages; 13.3 x 20.8cm; \$3.50

2. Le Sport, Jeu et Enjeux

ACTES DU COLLOQUE
EDUCATION-SPORT, QUEBEC,
MARS 1976.

Le sport influence notre façon de vivre. Des praticiens, des spécialistes analysent l'impact du sport sur les jeunes et sur toute la population.

96 pages; 13.3 x 20.8 cm; \$3.50

Nous assumons les frais de transport sur toute commande payée d'avance

Les Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal H2P 2L9
Tél.: (514) 387-2541

du Mozambique un appel

Pour la justice en Afrique australe

Pour la première fois depuis le début de la guerre de Corée, le Conseil de sécurité de l'ONU a décidé à l'unanimité, le 30 juin dernier, d'inviter les pays membres des Nations Unies à fournir au Mozambique une aide matérielle substantielle pour lui permettre de résister aux incursions punitives de l'armée rhodésienne.

Toutefois, cette victoire diplomatique ne doit pas nous faire perdre de vue le fond du problème: la violence institutionnelle imposée à la majorité des populations du sud de l'Afrique. Le 29 septembre dernier, la conférence épiscopale du Mozambique publiait une déclaration pour dénoncer l'Apartheid et revendiquer pour les peuples de l'Afrique australe le droit à l'auto-détermination et à l'indépendance totale. En voici quelques extraits.

"Le système politico-social de "l'Apartheid", présenté au monde entier comme légitime, est inhumain et injuste. Par ses principes mêmes, il offense la dignité de tous les hommes; par son dynamisme, il est destructeur de toute possibilité de vie commune dans l'égalité, dans la fraternité et dans la paix. Nous condamnons en même temps toute forme de racisme, car elle est un affront à la dignité commune des peuples et constitue, au moment que nous vivons, une menace constante pour la paix. Nous condamnons également les moyens employés par le racisme pour se maintenir, comme par exemple la répression violente et sanglante, les arrestations, la prison, les tortures, les menaces et les persécutions de tout genre.

"D'autre part, nous rejetons l'institutionnalisation de la violence, à laquelle on voudrait donner un brevet de légitimité par des lois injustes. Nous condamnons de la même manière la violence psychologique, qui enlève à des peuples entiers toute possibilité d'initiative et de choix, créant ainsi une situation d'insécurité et de crainte. Rien ne justifie la domination d'un peuple sur un autre. C'est pourquoi nous réprouvons le colonialisme sous toutes ses formes cachées (néo-colonialisme), aussi bien que les théories grâce auxquelles on cherche à les justifier. Le droit à l'auto-détermination et à l'indépendance totale est un impératif inhérent à la vocation et à la dignité de chaque peuple... Les situations injustes que nous venons de mentionner sont provoquées, alimentées et aggravées par un système économique qui n'hésite pas à opprimer et appauvrir chaque fois davantage la majorité au profit de minorités ou d'autres peuples..."

OUVRAGES RECUS

- +++ **Les relations de travail au Québec: la dynamique du système.** Publié sous la direction de Jean Bernier, Rodrigue Blouin, Gilles Laflamme, Alain Larocque. - Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1976, 229 pages.
- Bédarida, René: **Les Armes de l'Esprit. Témoignage Chrétien (1941-1944).** - Paris, Les Editions Ouvrières, 1977, 378 pages.
- Beetz, Jeannette et Henry: **La merveilleuse aventure de Johan Beetz.** - Montréal, Leméac, 1977, 222 pages.
- Rinfret, Edouard G.: **Le théâtre canadien d'expression française.** Répertoire analytique des origines à nos jours. **Tome 3: M à Z.** - Montréal, Leméac (Coll. "Documents"), 1977, 387 pages.
- Revue Juridique **Thémis** (1976: 1 et 2): **L'informatique juridique du rêve à l'instrument.** - Montréal, Les Editions l'instrument - Montréal, Les Editions Thémis, 391 pages.
- Revue Juridique **Thémis** (1976: 3): **La place du juriste dans la société québécoise** - Montréal, Les Editions Thémis, 205 pages.

BILODEAU, Rosario et MORIN, Gisèle: **Histoire nationale.** Six fascicules. 1. **Le territoire.** - 2. **La population.** - 3. **Les voies de communication.** - 4. **La défense.** - 5. **La vie politique.** - 6. **La vie économique.** - Montréal, Editions Hurtubise HMH, 1976-1977. Fascicules variant de 32 à 62 pages.

Présentation illustrée et par secteur de l'histoire du Canada, avec accent sur le Québec. On commence par présenter le territoire (32 pages), puis la population (32 pages), puis les voies de communication (32 pages), la défense (48 pages), la vie politique (62 pages), et la vie économique (60 pages). Méthode nouvelle, style condensé, présentation aussi objective que possible. Collection qui, sur chacun des sujets qu'elle traite, dit l'essentiel de ce qu'un jeune écolier doit savoir.

NORMAND-HUDON, Corinne: **Un clin d'oeil de grand-maman aux coccinelles.** Premier recueil. **Un clin d'oeil de grand-maman aux hirondelles.** - Deuxième recueil. - Montréal, Hurtubise HMH, 1977. 75 et 77 pages.

Deux cahiers offerts aux jeunes écoliers. D'un côté, un poème illustré, de l'autre une explication des principaux termes, suivie de la rubrique "J'apprends avec plaisir que..."

CHAMBON, Christian et LAHMI, Jacob: **A la recherche des arts plastiques au secondaire.** - Montréal, Hurtubise HMH, 1977. 170 pages.

Album abondamment illustré pouvant servir de guide aux élèves du secondaire qui étudient les arts plastiques. Comporte un lexique d'une dizaine de pages sur les termes employés.

R.Arès

Un film sur la virilité

La meilleure façon de marcher

par Jean-René Ethier*

Le plus étonnant de ce film (1) est que c'est le premier long métrage de son auteur. Que c'est une oeuvre forte, insolite, intelligente et neuve. Qu'il n'a coûté que \$150,000.00, ce qui représente un montant ridicule à côté des budgets ordinaires à toute réalisation cinématographique. Par conséquent, que les sous ne remplacent pas le talent alors que le talent peut toujours remplacer les sous.

Pour un coup d'essai...

Bien sûr, on ne s'improvise pas, pour autant, cinéaste à succès. Il y a des antécédents. Claude Miller a les siens et le talent a aussi besoin de technique. Les antécédents de Claude Miller sont reposants: après un baccalauréat en philosophie (la culture ne nuit pas...), il entre en 1960 à l'IDEHC (2), y passe trois ans, va flâner un peu du côté de l'INSAS en Belgique (3), puis devient stagiaire. Un stagiaire est, en quelque sorte, un personnage exploité, prêt à toutes les tâches ingrates mais mû par la passion de ce qu'il aime. Son but est de connaître à fond, par la pratique, tous les arcanes du métier. Il y a là une sorte de mise au ban un peu folle mais féconde: elle fait mûrir le talent dans

le silence, la soumission et l'obscurité. Il y a là, dis-je, une sorte de fermentation désintéressée – trop souvent méprisée de nos jours où l'on est si pressé de produire! – qui devient une condition de croissance assurée. Les grands crus en font autant.

Stagiaire donc avec Marcel Carné en 1965 (excellente référence) (4), puis assistant de Bresson, de Demmy, Godard, Truffaut (pendant 6 ans), Claude Miller, entre-temps, fait son service militaire dans la section cinéma de l'armée (5). Il réalise aussi trois courts métrages

en 10 ans (*Juliette dans Paris*, en 1967; *La Question ordinaire* en 1969 et *Camille* ou *La Comédie catastrophique* en 1971).

Il collabore à *Séquences*, notre première revue de cinéma au Québec (6). Devient directeur de production (7), fouille partout dans les livres de cinéma, paraît avoir le goût sûr (comment ne pas l'avoir après toutes ses fréquentations!) et rêve de devenir un auteur...

Eh! bien... voilà: c'est fait.

Dès son premier long métrage. Chapeau bas: ce n'est pas tous les jours qu'on peut toucher du solide!

Un sujet trouble?

C'est, au fond, une histoire bien simple que ce film: mais la composition dramatique va l'infléchir à sa façon. Une histoire comme il pourrait en arriver tous les jours. Dans un collège, un club de jeunesse, ou à l'armée. Ici, c'est dans un camp de vacances où nous savons bien que les choses ne tournent pas toujours rond. Car, il n'y a pas de vacances pour les passions.

Truffaut écrit justement à propos de ce film (8) que tout "raconteur d'histoire se trouve placé devant une alternative: ou bien animer des personnages forts dans une situation faible; ou bien traiter d'une situation forte avec des personnages faibles". Claude Miller nous présente ici des personnages forts dans une situation forte. Il réussit à joindre la fable, la psychologie et le récit biographi-

- (1) Après un an et demi de circuit en France, le film a pris l'affiche du Dauphin à Montréal, le 17 juin dernier.
- (2) L'Institut des Hautes Etudes cinématographiques, en France.
- (3) Un institut de cinéma.
- (4) Un des maîtres du cinéma français à qui l'on doit *Le Quai des Brumes*.
- (5) Nous tenons tous ces détails de Claude Miller lui-même.
- (6) Qui publie toujours à ses bureaux de l'Office catholique du cinéma, 4635 De Lorimier, Montréal H2H 2B4.
- (7) Ce qui fera dire à François Truffaut après la réalisation du film de Miller: "Aujourd'hui nous sommes quelques-uns à avoir perdu notre meilleur directeur de production mais le cinéma français a gagné un bon metteur en scène". *Le Point*, no 180, 1er mars 1976, p. 106.
- (8) Ibid.

* L'a., prêtre, est animateur culturel, critique cinématographique et professeur de littérature française au Séminaire du Verbe Divin à Granby.

que (9). Et il le fait avec une homogénéité narrative et visuelle indéniabiles. La tentation d'un jeune metteur en scène, rempli des meilleures volontés du monde par ailleurs, n'est-elle pas de vouloir ne rien manquer? Il sera porté alors à considérer le cinéma comme un fourre-tout. Le dépouillement est la vertu des sages. Dans *La Meilleure façon de marcher*, pas une scène, pas un plan qui ne se rapporte directement au sujet.

Il s'agit en l'occurrence d'une opposition presque caricaturale entre deux personnages: le fort et le faible. Ou si l'on préfère, entre le sportif et le cérébral. La grande gueule et le grand timide. Les adolescents dans leurs classes, notre société elle-même connaît bien cette disjonction. C'est là un schéma simplet. Mais, c'est de lui que va naître tous le drame du film, un drame à l'image même de cette société où se côtoient, tous les jours, des rapports de force similaire (10).

Un camp de vacances, style ancien, sans femmes (nous sommes en 1960 et la mixité n'est pas encore à la mode). Donc, un cadre déjà loin de notre temps. Le recul ici nourrit le romanesque. Nous nous sentons déjà moins concernés, plus distancés. Et ce qui devrait nous gêner d'abord et nous décevoir va nous

fasciner par un savant mélange de tension et détente (car on rira tout de même), d'inquiétude, d'émotion et d'humour grinçant.

Cet univers est clos. Marc, le fort-viril, surprend, un soir, Philippe, le tendre-intellectuel, déguisé en femme (Philippe joue dans le costumier du théâtre, puisqu'il prépare une mise en scène avec ses gamins). Marc va-t-il trahir Philippe? Non: il se servira de cet avantage pour dominer Philippe. Le film tient tout entier dans ce rapport, analysé avec une subtilité toujours convaincante. A partir de cet instant où l'on croirait tout savoir des personnages, la construction du film va tenter de brouiller cette trop belle clarté. Le récit va nous conduire de la certitude au doute, au rebours des histoires ordinaires de films. Et c'est ici que le bât blesse.

Car, même si la colonie de vacances est observée avec une grande vérité, le drame va se concentrer pratiquement sur ces deux seuls personnages. Comme au théâtre classique, il ne les expliquera pas: il se contentera de les faire vivre devant nous.

Mais il faut savoir lire à travers les signes. Car, *La Meilleure façon de marcher* (11) en dépit des apparences n'est pas un film sur l'homosexualité. Parce qu'il s'agit toujours d'une homosexualité refoulée, non dite, détournée. La jouissance de Marc, c'est sa répression. Marc a besoin de l'indécision sexuelle de Philippe pour masquer sa propre perversion qui est celle de dominer, de posséder moralement les êtres.

Au fond, le film de Miller n'est pas autre chose qu'un film sur la perversion du pouvoir. Freud avait déjà indiqué des pistes: les forces qui brisent ne sont-elles pas des forces qui ont peur d'être brisées? Et combien de refoulements sexuels, même cachés sous les apparences de la vertu, n'expliquent-ils pas certaines violences du pouvoir? Combien, par un renversement de vérité, certaines soumissions infantiles ne sont-elles pas l'expression inconsciente d'un sentiment sexuel refoulé?

Une recherche de la virilité

Le film en fait, veut nous dire: où est la véritable virilité? Dans la force des muscles et le ton dictatorial? Dans le goût des marches sous la pluie, dans une certaine jactance du verbe qui aime afficher ses prétendues libérations, l'entraînement aux armes et les plaisirs de la chasse ou la douceur d'un livre et d'un spectacle théâtral? Notre siècle semble s'égarer dans l'unisexisme. Comment expliquer cette masculinisation croissante de la femme et la féminisation de l'homme? Parce que les sexes s'interchangent? Ou au contraire: trop faussement enserré dans des catégories "culturelles" réprimantes, l'homme contemporain ne serait-il pas en train, non pas de fuir sa masculinité, mais d'en découvrir un nouvel équilibre? Sous la tendresse, par exemple?

Philippe est celui qui se cherche. Ses propres échecs avec sa "fiancée" démontrent que ce n'est pas dans l'acte sexuel que le jeune homme trouvera sa véritable virilité. Et la scène du bal masqué qui frise le fantasmagorique, à la limite de la gêne tolérable, n'est pas sans signification profonde: Philippe, sous son déguisement féminin, ose l'acte le plus viril qui s'impose: il ne pourra se débarrasser de la domination de Marc qu'en payant ce dernier de sa propre monnaie. La finale du film, par ailleurs, n'est pas sans jeter une drôle de lumière sur le double cas de Philippe et de Marc. Finalement ambiguë certes, ouverte à toutes les interprétations. Et on ne sera pas sans remarquer que le rapport de forces est, cette fois, renversé. Le véritable problème n'est pas chez Philippe. Ne serait-il pas chez Marc? Sa virilité de parade ne cacherait-elle pas tout simplement une absence fondamentale de cette virilité? Les apparences sont souvent trompeuses. Et l'interprétation de Patrick Dewaere (remarquable) n'indiquerait-elle pas le bien-fondé de cette exégèse? Car, tout au long du film, on n'aura pas été sans observer que ce dur, ce fort-en-gueule, n'est pas sans maniérisme subtil, sans guoguenardise qui frôle, bien souvent, l'attitude des invertis secrets.

(9) Avec une nuance importante toutefois: l'anecdote du film n'est pas un événement de la vie de Miller. C'est lui-même qui nous l'a assuré. Si certains faits se retrouvent dans son film, il n'y a là que transposition, Claude Miller ne se sentant pas concerné par le problème concret dont traite *La Meilleure façon de marcher*.

(10) Claude Miller avoue qu'il a eu l'idée de son film en découvrant le thème de l'humiliation dans *Les Entretiens avec Bergman*, Ed. Seghers. A un moment donné du film, Philippe regarde *Les Fraises sauvages* à la télévision: on voit tout de suite l'hommage que Claude Miller veut rendre à Bergman. On trouvera le scénario intégral du film dans *L'Avant-Scène Cinéma*, no 168, avril 1976, Préface de F. Truffaut.

(11) L'air connu des camps de vacances donne son titre au film.

... Un coup de maître

La nouveauté et l'intérêt du film de Claude Miller viennent de la hardiesse et de la justesse de l'analyse. Le jeune cinéaste a réussi, là, un film pudique sur les incertitudes du cœur et des sens de l'adolescence. Un film aigu et tendre. Sans roublardise. Son mérite est d'avoir décrit des désirs troubles avec limpidité, avec une sûreté de métier qui en fait déjà un classique. Et peut-être, sans s'en être douté réellement, d'avoir analysé avec précision le mécanisme redoutable de tout racisme: l'oppression par l'humiliation et par la persécution inconsciente. Miller nous montre, en son film, comment l'affectif et le politique sont inextricablement liés. Car, c'est certainement là un des films les plus incisifs sur le problème des attirances troubles.

Pour un coup d'essai, voilà donc un coup de maître.

Claude Miller prépare actuellement un second film: une adaptation de "Sweet Sickness" de Patricia Highsmith, dont le titre pourrait bien être "*Ce mal étrange*", l'histoire d'une passion amoureuse dans un milieu de province.

Claude Miller aime travailler avec un découpage précis. Il n'aura pris que cinq semaines pour tourner *La Meilleure façon de marcher*. Ce qui l'intéresse avant tout, c'est de poser le problème du récit au cinéma: non pas par des faits, mais par des images et des visages. Il est attentif aux êtres, respecte les choses. Son cinéma n'est pas même de l'érotisme, c'est de l'anthropologie sexuelle. Ce qu'il cherche, ce n'est pas à trouver le beau: la tentation est trop grande de devenir "voyeur". C'est à découvrir "quelque chose qui va se passer".

Son style, pourtant, dépouillé, ramené à l'essentiel de la tension dramatique, rappelle la grande manière classique. On parle déjà à son sujet d'une "nouvelle" nouvelle vague. Le cinéma aurait-il, pour lors, trouvé son véritable Racine?

Claude Miller est, en tout cas, une carrière à suivre.

VOIES RAPIDES et EPISODES de Pierre Nepveu, poète du macadam

par Gabrielle Poulin

"Mais quelle violence nous agrandirait passionnerait l'espace au lieu de n'être qu'une flambée de sang..." (*Episodes 2*, p. 52)

Un lourd nuage jaune pèse sur la métropole. Les rues semblent prises dans un tourbillon de fièvre; l'asphalte colle aux pieds des passants. Les petites filles vont à cloche-pied à travers leurs grilles de craie, tandis que les gamins poursuivent une guerre tapageuse dans le dédale des ruelles. De temps en temps, l'un d'eux s'immobilise. Il ressent en lui-même quelque chose qui ressemble à la soif, à l'angoisse ou au désir. Non, il n'a pas de village à bâtir, ni de ville, ni de comté, encore moins d'univers. Il a depuis longtemps déserté la chambre close et abandonné la boîte à jouets:

Les jeux n'étaient encore que des jeux
il y a plusieurs nuits déjà. (*Voies Rapides*, 24)

Il va, il vient au milieu des hommes et son ombre se mêle à leur ombre; ses cris se perdent dans leur clameur. Quand il lève la tête, ses yeux se heurtent aux murs des gratte ciel. Il court, il court; les murs tournent autour de lui. Non, il ne peut pas fuir: il a ses racines dans la pierre et le macadam. Il doit se contenter de voyager comme on rêve, sans partir jamais, sans se déplacer vraiment en étant sûr qu'il retrouvera à son réveil, comme au bout de toutes les voies rapides, le noeud des ronds-points qui étreignent ou étranglent la ville-amante envoûtante et superbe:

Tu es mon mauvais rêve
princesse à la peau d'or
et tes yeux irréels
conservent ma folie
je déraïlle entre tes jambes
je lèche la sueur
sous tes seins affaissés

1. Professeur au Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, Pierre Nepveu est né à Montréal en 1946. Depuis 1966, il a étudié et enseigné dans plusieurs universités du Québec, du Canada et de la France. Ses premiers poèmes furent publiés dans les *Écrits du Canada français*; en 1971, il publiait *Voies rapides*. Il est également l'auteur d'articles et d'études sur des poètes québécois, dont Gilbert Langevin et Michel Beaulieu, et d'un certain nombre de traductions des poètes canadiens-anglais. Il prépare actuellement un livre d'essais. Il est également responsable de la chronique consacrée aux "nouvelles voix" en poésie dans la revue *Lettres québécoises*.

— j'ai soif et tu me donnes à boire —
ah non l'amour n'est pas commode
à présent
les mots persistent étrangement
et ta tête est si loin dans ton haleine
épaisse

(V.R. 13.)

Pierre Nepveu est né à Montréal. Il a grandi au milieu des grincements de pneus, dans l'odeur d'asphalte et de monoxyde de carbone, comme d'autres ont marché dès leur plus jeune âge au milieu des lilas et du foin d'odeur. Quand il a commencé à écrire des poèmes, dans les réseaux d'images qui s'organisent spontanément et irrésistiblement, il a reconnu le visage violent et tendre de cette mère fabuleuse, capable d'engendrer des robots, des vagabonds et des poètes, cette mère despotique qui ne souffre aucun partage. Quand il aimera, quand il voyagera, quand il écrira, le fils-poète ne pourra jamais chercher qu'à retrouver ce visage hautain et familier, ces entrailles arides et brûlantes, cette poésie de fer et de béton où la vie s'appelle vitesse et imprévu et où la mort devient "la seule vraie fiction".

Pierre Nepveu se rattache à la lignée des poètes urbains dont l'arbre généalogique porte sur la branche exotique, parmi tant d'autres, les noms prestigieux de François Villon et de Guillaume Apollinaire et, sur la branche autochtone, ceux d'Émile Nelligan et de Jacques Brault... La poésie de l'écolier parisien s'inspirait des enseignes, des images quotidiennes, des clichés qui naissent et meurent avec la mode du jour. Apollinaire, en guise de poésie, le matin, lisait "les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut". Derrière le "jardin de givre" de sa vitre, avant de sombrer dans "les abîmes du rêve", Émile Nelligan sondait son cœur "pavé de désespoir". Quant à Jacques Brault, il refuse obstinément de partir de la cité admirable (3) dont, un jour de téméraire curiosité, il a exploré l'en-dessous:

ne me demandez pas le chemin
je suis à la remorque d'un horizon
aveugle sourd mais qu'il traverse bien
les ruines à naître

à défaut de cloisons (4).

Pierre Nepveu ressemble à ces poètes, non pas comme à des frères de sang, mais comme à des compagnons d'exil: la ville qui les a engendrés dans l'anonymat de ses rues et de ses buildings s'est substituée pour eux à la partie rurale où le pays cherche la source de son sang et ses racines. Quand Nelligan, Brault ou Nepveu pensent au Québec, ils voient leur île surmontée de tours comme un immense vaisseau toujours en train de briser les amarres sans parvenir à lever l'ancre. Ils partent, ils restent. Ils ont l'air versatiles: ils sont déchirés entre le réel et l'irréel, le permanent et le fugace, la violence et la tendresse. Quand ils parlent, ils s'expriment dans la langue de la multitude mais, quand ils chantent, l'espace d'un instant, ils sont au plus secret du langage, presque inexistant. Comme la ville et comme la femme, la poésie repousse et retient le poète "moderne"; elle l'égaré et le fascine. En elle, Pierre Nepveu cherche, lui aussi, une patrie et une maison, un espace viable:

je parle pour te donner contenance
(moi j'existe à peine)
pour la folie
et l'ordre qui s'y dessine
pour l'ordre
et la folie qui en jaillit

je te laisse quelques traces de pas
quelques égarements dans les ruelles
dangereuses
peut-être d'un seul coup d'oeil
sur une foule emportée
quelques phrases enfin
habitables si tu veux (V.R., 107.)

Non, la poésie de Pierre Nepveu n'est pas hermétique, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit complètement rassurante. A peine avez-vous commencé à lire que vous sentez une présence diffuse, quelqu'un qui vous accueille, s'efface pour vous laisser passer, mais ne vous lâche vraiment jamais. L'habitant des villes est distant, soit!, mais extraordinairement vigilant. Il garde l'oeil ouvert, attentif autant dans l'éblouissante clarté de midi que parmi les ombres; il est sensible au moindre murmure insolite parmi la rumeur ininterrompue; il perçoit le parfum le plus subtil émanant du grand corps âcre de la ville de joie. Quand le citadin est poète et qu'il s'appelle Pierre Nepveu, son oeil tout entier, son

oreille et chacun de ses sens, à tour de rôle, montent la garde. Que cherche-t-il à défendre ou à protéger? Les Romantiques diraient cette âme secrète "qui s'attache à votre âme"; les poètes symbolistes parleraient du mystère d'un temple où de "vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles". Le poète "moderne", lui, ne saurait préserver que son attente, que son désir et que sa soif. S'il dit rarement "je", quelquefois "nous", plus souvent "on" ou "ils", ce n'est pas seulement par pudeur ou par peur d'un lyrisme désuet, mais parce qu'il ne sait pas vraiment qui il est. Quand elle l'a enfanté, la ville était grosse de milliers d'hommes passés, présents et futurs, à qui elle donne à travers une publicité omniprésente, les mêmes besoins, les mêmes rêves et les mêmes mirages. Le poète essaie-t-il d'échapper à cette éducation en série, à chercher refuge dans un espace à lui, inventé de toutes pièces, qu'il ne tarde pas à se rendre compte à quel point il est solidaire du grand corps mécanique de la cité et il apprend d'instinct qu'il lui faut tâcher de rassembler, comme d'autres se sont faits "rassembleurs de terre", les éclats de son "je" partout dispersés.

Le poète peut avoir l'impression de se raconter. En réalité, il nous apprend plus sur nous-mêmes que sur lui. Dans la poursuite d'un itinéraire secret, d'une quête exigeante, il se voit forcé de recourir "à la seule énergie motrice de la main, au seul rythme selon lequel les muscles du poignet et de chacun des doigts se tendent et se relâchent, fébriles, pris à l'encre tracée comme à un rail (mais créant ce rail à mesure), emportés dans les boucles à l'infini d'un alphabet qui ne parvient pas à trouver son ordre" (V.R., 100) Les "voies rapides" que trace la plume de Pierre Nepveu sont construites solidement sur les vastes espaces vierges où la poésie ancienne découvrait ses "forêts de symboles" et se mettait à l'écho des "longs échos qui de loin se confondent". De temps en temps, au hasard d'une courbe, dans la surprise d'un virage, la voie efficace et impitoyable jette face à face le passé et le présent, les images élégiaques et pastorales d'hier et les "dessins très animés" d'aujourd'hui. Mais cette rencontre elle-même porte les stigmates de la violence et il faut fuir en avant toujours pour échapper au regret et à l'angoisse et pour ne pas que s'étrangle le désir:

quelle stridence occupe ainsi toutes nos tendresses toutes nos poitrines les inflexions du paysage à portée de voix et au-delà surgissent violemment les villes ...

(V.R., 82.)

Ce mouvement linéaire pourtant est illusoire. En réalité l'écriture de Pierre Nepveu, parfaitement lisible et dans laquelle on entre très naturellement, réserve à celui qui accepte de se laisser emporter des virages dangereux, des voies multiples, apparemment inextricables, des épisodes hallucinants. Vous le croyiez sérieux et calme et le suiviez sans peur? Voici qu'il s'emballe, devient léger comme un gamin. L'équilibre se défait au tournant d'une phrase, dans telle rupture, telle ellipse, tel raccourci audacieux. Il vous a semblé tragique et solennel? Attention, l'ironie brise l'élan de l'envolée. Il se fait très proche, presque ému et tendre dans le ton de sa confiance? Vous tendez l'oreille... Il est déjà loin, protégé dans le retrait d'une parenthèse qui vous nargue et vous exclut. Vous étiez sur le point de trouver surréaliste "sa voiture ardente à la lisière d'un champ"... il file déjà par la droite route "de sang-froid"

vers la ville rêveuse
où il dort avec sa moitié sage
et elle avec son épagneul

(Episodes, 21.)

Quand il se laisse emprisonner par "le matin raisonnable" et que vous le croyez docile et attentif au réel sous la menace du "tir croisé des téléphones", il a déjà pivoté sur son fauteuil, à la pointe du poème, vers la fenêtre froide

où poudroient les pigeons dans l'espace ébloui. ((Episodes, 24.)

Si cette poésie semble ininterrompue, c'est que les "épisodes" s'y succèdent très rapidement; la continuité lui vient de la fidélité à tous les instants. L'éclair brille-t-il avec éclat: l'oeil reste ouvert et lucide et ne se ferme pas quand l'ombre lui succède. L'oreille, habituée à la rumeur et au bruit assourdissant, a forcé la voix à se faire distincte, claire, incisive. Quand tout est silence, elle sait pourtant devenir tendre, insinuante, feu-trée comme une caresse.

Qu'elle crie, qu'elle chante, qu'elle se lamente ou vocifère, qu'elle se moque ou se confie, qu'elle raconte ou décrit la poésie de Pierre Nepveu crée cet espace inespéré où chacun peut se sentir accueilli, comme si la ville tout à coup prenait le visage familier du poète qui a accepté librement de se laisser séduire par elle et qui, au bout de chacun de ses pas, au bout de chacun de ses mots, la retrouve et la recrée, tendre et violente, fidèle à elle-même et à ceux qui sont nés d'elle, toujours.

2. Pierre Nepveu, *Voies rapides*. Coll. "Sur parole", Montréal, Hurtubise/HMH, 1971, 112 pp.; *Episodes*, Montréal, l'Hexagone, 1977, 70 pp.
3. Jacques Brault, *L'En dessous l'admirable*, Coll. "Lectures", Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1975, 51 pp.
4. Jacques Brault, *La Poésie ce matin*, Paris, Grasset 1971, 117 pp., p. 81.

DES LECTURES ENRICHISSANTES POUR LA PÉRIODE D'ÉTÉ

Quelques ouvrages simples qui peuvent vivifier l'esprit et le coeur pendant que se refont les forces physiques

Billet de commande

Veillez m'adresser:

- **Ma faiblesse, c'est ma force**
par Jean Vanier, illustré. 92 pages, \$3.00
- **Larmes de silence**
par Jean Vanier, illustré. 94 pages, \$3.00
- **Un pari pour la joie: l'Arche de Jean Vanier**
par Bill Clarke, illustré. 155 pages, \$3.50
- **Mon frère, ma soeur, inspiré de l'oeuvre de Jean Vanier
et Mère Térésa de Calcutta**
par Sue Mosteller, illustré. 117 pages, \$4.75
- **Eucharisties**
par André Myre, 2e édition. 144 pages, \$4.95
- **Valeurs du Sport**
Textes de Pie XII, Jean XXIII et Paul VI. 123 pages, \$3.50
- **Loisir Québec 1976**
par Michel Bellefleur et Roger Levasseur. 109 pages, \$3.50
- **Le Sport, Jeu et Enjeux?**
Colloque Education-Sport. 95 pages, \$3.50
- **L'Eglise dans le Monde d'Aujourd'hui**
par Richard Arès. 357 pages, \$8.50
- **Recherche et Religions populaires**
Colloque international. 204 pages, \$8.50

Nous assumons les frais de poste et d'emballage pour toute commande payée d'avance.

Nom _____

Adresse _____

_____ code postal _____

Adresser votre commande aux: **Éditions Bellarmin**

8100, boul. Saint-Laurent Montréal H2P 2L9 Tél.: (514) 387-2541